LE THÉATRE A LA MAISON

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

CONTES VRAISEMBLABLES POUR LES ENFANTS, treizième édition.

NOS AMIS LES ANIMAUX, ouvrage couronné par l'Académie (prix De Keyn), sixième édition.

HISTOIRE D'UNE STATUE, ouvrage couronné par l'Académie (prix De Keyn).

TOUS LES EXEMPLAIRES SONT REVÊTUS DE LA SIGNATURE DE L'AUTEUR

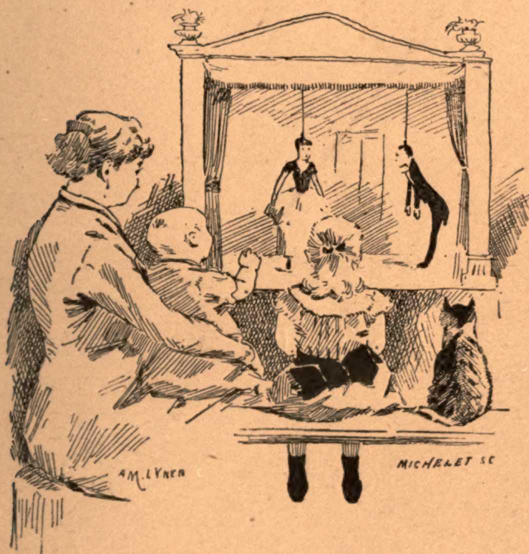
El

Bruxelles. — Imprimerie A.-N. LEBÈGUE et Cie, 6, rue Terarken.

ÉMILE LECLERCQ

LE THÉATRE

A LA MAISON



ILLUSTRATIONS D'AMÉDÉE LYNEN

BRUXELLES

A.-N. LEBÈGUE ET Cie

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, rue de la Madeleine


LIBRARY
APR 28 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

UN FERMIER

PERSONNAGES :

M. LE BARON DUBOIS

MADAME DUBOIS

M. DUPRÉ, FERMIER

UN VALET



UN FERMIER

Le théâtre représente un cabinet de travail. Bureau-ministre à gauche; bibliothèque au fond. A droite, un fauteuil et des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DUBOIS est assis à son bureau ; — entre MADAME DUBOIS.

MADAME DUBOIS.

Eh bien, mon ami, et nos courses dans la ville, pour faire nos emplettes! Oublies-tu la promesse que tu m'as faite hier de m'accompagner?

M. DUBOIS.

Non, Amélie, non, je ne l'oublie pas. Mais une chose doit se faire après l'autre...

MADAME DUBOIS.

Et quelle chose si pressante te retient là?

M. DUBOIS.

J'attends ce matin le fermier Dupré, qui m'apporte un semestre de son fermage, seize cents francs, et je crois devoir lui faire l'honneur de recevoir moi-même son argent.

MADAME DUBOIS.

Et s'il tarde?

M. DUBOIS.

Il ne peut plus tarder; c'est un locataire exact, et j'ai su indirectement qu'il venait ce matin à Bruxelles.

MADAME DUBOIS.

Alors, il me faudra bien patienter. Au moins, tu le congédieras tout de suite.

M. DUBOIS.

Avec douceur, ma chère, sinon avec respect. Un bon locataire n'est pas si commun qu'on ne lui doive quelques égards. Je sais bien que M. Dupré essaie, chaque fois qu'il vient me payer son fermage, de rogner un peu sur la somme qu'il m'apporte. Il a des prétextes étonnants pour m'attendrir, et tu ferais bien de rester ici pendant qu'il déroulera à mes yeux le tableau lugubre des pertes qu'il a subies et des bestiaux qu'il a perdus. Je t'assure que cela en vaut la peine. Assieds-toi; prends un livre pour avoir une contenance : il ne tardera pas.

MADAME DUBOIS.

Allons, je reste, puisque aussi bien il n'y a pas moyen de t'arracher d'ici.

SCÈNE II

Les Mêmes, UN VALET, puis M. DUPRÉ tenant à la main un petit sac de toile grise et un bâton.

LE VALET.

Monsieur le baron, c'est M. Dupré qui est là.

M. DUBOIS.

Priez-le d'entrer.

Le valet sort.

M. DUPRÉ, entrant.

Bien le bonjour, monsieur le bâron et la compagnie. Je n' vous dérange point?

M. DUBOIS.

Bonjour, monsieur Dupré. Vous êtes le bienvenu; asseyez-vous.

M. DUPRÉ.

C'est que si c'était un effet de vot' volonté, voyez-vous, je ne serais pas assez malhonnête pour ne point revenir éne aute fois. Vous avez peut-être quéque petites affaires avec madame...

M. DUBOIS.

Du tout, monsieur Dupré. Prenez la peine de vous asseoir. Madame est ma femme, Mme la baronne Dubois.

M. DUPRÉ.

Mme la bâronne!... Eh! monsieur le bâron, vos n' mel dites nin, pour que je lui fasse mes civilités. Qu'est-ce qu'elle va croère de moé, Mme la bâronne? Nos n'astons nin des sauvages au village, savez! madame, et nos savons bien c' qu'on doit à éne bâronne...

MADAME DUBOIS.

Je n'en doute pas, monsieur Dupré! Veuillez vous asseoir...

M. DUPRÉ, s'asseyant, son bâton entre les jambes et son sac sur ses genoux.

Vos astez bien bonne, madame la bâronne, ce n'est pas de refus. Avec ça qu'on est bien assis sur vos chaises; que c'est quasimin comme des fauteuils, tant elles sont douillettes et rembourrées. Jour de Dieu! tout de même il faut avoir des mille et des cints pour acheter des meubles comme les vôtes. Ah! c'est ça qui est-z-agréable, pour reposer les vieux os!... Car vos sârez, madame la bâronne, que je vas sur mes soixante-troes ans, et que je ne me sins plùs aussi jeune qu'à vingt et un ans.

MADAME DUBOIS.

Cela se comprend bien. Mais vous avez cependant l'air robuste et vous jouissez d'une santé superbe. On ne vous donnerait guère plus de cinquante ans.

M. DUPRÉ.

Vous astez bien honnête, madame la bâronne; mais


AM. LYNEN
MICHELET, SC.

les visages, c'est bien trompeu, voyez-vous ! Em' père, qui est moert à quatre-vingt-sept ans passés, il aveu aussi l'air d'in homme à tout casser ; il n'en est pas moins moert tout de même, le pauvre vieux, et ça, sans me laisser éne pove petite fortune pour m'aider à élever ém' famie...

M. DUBOIS.

Allons, allons, monsieur Dupré, vous n'avez pas trop à vous plaindre. Voilà vos enfants capables de vous aider. Vos affaires sont aussi bonnes que vous pouvez le désirer.

M. DUPRÉ.

Ah ! vos croyez ça, monsieur le bâron !... Oui, oui, je sais bien c' qu'on dit ; les mauvaises langues du village me veul' te du mal, et font courir el bruit que j' suis riche, pour qu'on vienne m'azaziner. C'est de la canaille, voyez-vous, madame la bâronne. La vraie vérité du bon Dieu, et j' veux que l' tonnerre m'écrase si j' mens, c'est que j'ai-z-in mau du diale à nouer les deux bouts et que j' n'ai tant seulement pas cint francs din l' maison à c' t' heure-ci... J'ai gratté din tous les coins pou pouvoér vos payer em' fermage, monsieur le bâron, et jé n' sais point, li diale m'inlève, commin c' que j' passerai l'hiver...

M. DUBOIS.

Comment est-ce possible, monsieur Dupré ? L'année a été très favorable. Les récoltes ont partout donné

plus que la moyenne et les grains sont chers. A quoi auriez-vous dépensé votre argent?

M. DUPRÉ.

A quoè, monsieur le bâron? J' vas vo l' dire tout droet, comme si qu' vos estiez M. le curé li-même. J' vou tomber moert à l'instant même, madame la bâronne, si je n' vas pas dire la vérité.

MADAME DUBOIS.

Je vous crois, monsieur Dupré; il n'est pas nécessaire de faire des serments.

M. DUPRÉ.

Dj'y seu ainsi, mi, madame la bâronne, el' cœur su la main. Mes affaires sont aussi cléres que l' soleil. Tant d' recettes, tant d' dépinses: je n' connais qu' ça. C'est inscrit. C'est m' fie cadette qui tint mes lives. Faut vir ça, madame la bâronne: il gn' a pas d' maître d'école qu'a éne pareille écriture. C'est quasi moulé et ça s' lit aussi bien que d' l'imprimé. Et bien, n' zavons fait lé compt'à c' matin, pou ramasser c'pove argint-ci, avou deux ou troés billets qu' nos avons mis dins in sac, que voeci, monsieur le bâron... Et bien, elle me l'a dit, m' fie Catherine, quan elle a eu compté vos seize cints francs: — N' zastons despouillis, qu'elle m'a dit. Il ne reste pu tant seulement de quoé-z-acheter éne vatche dins le tiroer... J' vous mori si elle ne m'a point dit ça, madame la baronne...

Il s'essuie les yeux avec la manche de sa blouse.

M. DUBOIS.

C'est fort bien, monsieur Dupré, et je serais tout prêt à m'attendrir de votre situation, si vous n'aviez pas un certain nombre de meules de beau froment, vos granges remplies de paille et de foin et vos caves comblées par des pommes de terre. Il me semble donc que les choses ne sont pas dans le pire état que vous vous plaisez à nous les montrer.

M. DUPRÉ, avec véhémence.

Que je m' plaisez, monsieur le bâron! Peut-on dire ça! C'est ça qui sereuve in bia plaisir! Mais vos n' savez rien, à Bruxelles; vos estos occupés d' vos amuser, et vos avez bien raison, il est vrai. Pourtant, vos n'avez ni sti sans intinde pârler del' inondation d' la Sambe, né don? Falleuve vir ça, madame la bâronne! Les maisons din l'eue jusqu'au toé, les bestiaux qui esteuv' nu intraînés comme des allumettes, les mobiliers et les meules qui parténent du costé d' Nameur, les dgins qui asténent à ch'vau su leu toé, avou des éfants tout nus qu'on intindeuve crier à finde les caillous, madame la bâronne.

Il sanglote en cachant ses yeux avec son sac ; on entend le son de l'argent.

MADAME DUBOIS.

C'est vraiment affreux!

M. DUBOIS.

Oui; il y a eu des désastres: les journaux nous en ont fait le récit par le menu. Heureusement, la ferme

et les terres de M. Dupré sont sur un plateau, et je pense bien qu'il n'a pas eu une goutte d'eau dans ses caves.

M. DUPRÉ, très vite.

Je n' souhaitereu point de pareils malheurs à un homme qui m'aurait volé, madame la bâronne. C'est terripe, terripe! Pendant quinze jous, je n'ai point pu fermer l'œil. Si bien que Catherine voleuve qué j' vienne à Bruxelles pou prinde éne petite distraction. Ah! madame la bâronne, aussi vrai qu' vos êtes la pu belle femme que j'ai jamais vue au monde, on' n'a passé dé dures, cette année-ci, à la campagne! Aussi, en v'nant vos apporter m' fermage... (Très insinuant.) je m' diseuve : — M. le bâron et Mme la bâronne sont des bravés dgins, bien richissimes, qui n' voreuvent nin vir souffri des poves paysans; ils ont l' cœur trop bien placé pour n'avoér point pitié de pareils malheurs... Et j'espéreuve, madame la bâronne, si c' asteuve in effet de vote bonté, qui m' s'reuve fait éne petite réduction sur ce sémesse-ci... Quan ce n' sereuve qu'éne petite cintaine de francs...

Il défait sa bourse et commence à compter son argent.

M. DUBOIS.

Qu'en dites-vous, baronne?

MADAME DUBOIS.

Mais, mon ami, je ne sais. M. Dupré m'a tout attendrie et j'approuverai la réduction si tu crois devoir la faire.

M. DUBOIS.

Soit! Ne me payez donc que quinze cents francs, monsieur Dupré. Je vous laisse cent francs...

M. DUPRÉ, d'une voix pleurarde.

Ah! monsieur le bâron, quelle bonté! Je l' saveu bien que madame la bâronne esteuve aussi charitape que belle. V'là quinze cints francs, monsieur le bâron.

M. DUBOIS.

Et voici votre reçu, monsieur Dupré. Seulement, les cent francs que vous remportez, vous me ferez le plaisir de les remettre, de ma part, à M. le bourgmestre de votre village, qui les distribuera aux inondés selon leurs besoins.

M. DUPRÉ, ahuri.

Ah!... Eh bien, alors... moé,... qu'est-ce que j' gagne à ça?

M. DUBOIS.

Le plaisir de faire une bonne action, monsieur Dupré: comptez-vous cela pour rien?

M. DUPRÉ, se levant avec une indignation exagérée.

Monsieur le bâron s' moque ed' moé, peut-être. (Avec mépris.) V'là les cint francs! J' vois bien qu' les riches n'ont pas d' cœur pour lé poves dgins. Bonjou, monsieur et madame...

Il va pour sortir.

M. DUBOIS.

Eh! attendez donc, monsieur Dupré. Vous êtes

trop vif, pour un homme d'âge raisonnable. J'avais une petite communication à vous faire.

M. DUPRÉ, se retournant.

Éne communication!...

M. DUBOIS.

Oui; à propos de votre fermage.

M. DUPRÉ, s'avançant, inquiet.

Et quoé donc?

M. DUBOIS.

Votre bail finit cette année, monsieur Dupré. Votre loyer est de 3,200 francs. J'avais l'intention de vous augmenter...

M. DUPRÉ, se récriant.

M'augmenter, monsieur le bâron!... Vos volez nos' ruine...

M. DUBOIS.

Quand je dis que j'avais l'intention, ce n'est pas tout à fait exact. La vérité est qu'un de vos voisins m'offre 3,600 francs de la ferme et des quinze hectares que vous cultivez.

M. DUPRÉ, en colère.

Un voisin!... Éne canaille!... C'est Lambert. Y n' vos paiera point; c'est in panier percé. Y n' fait ça qu' pou m' nuire, monsieur le bâron. Y n'a ni sous ni mailles, sinon des dettes. Vos ne l'ascouterez point; vos n' voudrez nin m' mettre su l' paille avec em'

famille. Ah! le grédin, le vaurien, le scélérat, le voleur!... Si je l' tenais-t-au bout d'em' baston!...

M. DUBOIS.

Un peu de calme, fermier. Il n'en sera ni plus ni moins si vous vous fâchez. J'ai pris des renseignements sur M. Lambert. Vous le calomniez : il n'a pas de dettes, c'est un honnête homme qui fait fort bien ses affaires. Vous ne gagnerez rien à le noircir; c'est un mauvais procédé...

M. DUPRÉ.

Un mauvais procédé... pou in homme qui veut m'a-zaziner, me prendre el pain d'el' bouche!

M. DUBOIS.

Chacun cherche son intérêt : si M. Lambert m'offre 3,600 francs, c'est qu'il est certain d'un bon bénéfice sur la culture des terres que vous occupez. Mettez-vous à ma place, monsieur Dupré : que feriez-vous?

M. DUPRÉ, avec véhémence.

A vot' place, monsieur le bâron, je lui dirais, à c' mauvais homme : — N'avez-vous point de honte, dites, de vouloir el' mort de ces braves dgins, qui pioch' nu toute l'année pou nouer les deux bouts, de vouloir les envoyer *ad patres* comme des mendiants et des vagabonds d' bohémiens qui cour'nu les chemins quasiment tout nus, aussi sales que des cochons? V'là ce que je li dirais, moé, à ce Lambert... Comme s'y n'avait pas c' qui l'y faut! Comme s'y manquait de

rien... jusqu'à avoèr du vin din s' cave, monsieur le bâron... Ah! faut tout d' même être in vrai azazin pour agir ainsi!...

Il tombe, comme épuisé, sur une chaise.

MADAME DUBOIS à M. DUBOIS.

Voyons, mon ami, n'y a-t-il pas moyen d'arranger tout cela?

M. DUBOIS.

M. Dupré en parle bien à son aise : on ne perd pas aussi facilement quatre cents francs par an. J'ajoute que M. Lambert prendrait à sa charge les réparations à faire à la ferme...

M. DUPRÉ, se levant avec vivacité.

J'en ferais bien autant, monsieur le bâron. Oui, que c' baston me serve de poison si je n' fais pas les réparations au printemps!...

M. DUBOIS.

Vous les promettez tous les ans...

M. DUPRÉ, frappant le parquet de son bâton.

Je les ferai, foi de moé.

M. DUBOIS.

Eh bien, soit : je renouvellerai votre bail pour un terme de trois, six et neuf années, au même loyer qu'aujourd'hui. Mais l'obligation des réparations y sera consignée; et si vous ne les faites pas, je donnerai la

ferme à M. Lambert. Vous promettez trop facilement pour que j'aie confiance dans votre parole.

M. DUPRÉ.

Oh! si on pou dire! su' m' honneur... Allez, allez, monsieur le bâron, les bons locataires, ça n' se trouve point dessous l' pied din ch' vau. Ouf! Vos povez dire que vos m'avez fait suer, avec vot' Lambert.

M. DUBOIS.

N'allez pas lui chercher querelle, au moins.

M. DUPRÉ tout rasséréné.

Soyez tranquies, monsieur et madame : nos astons de bin trop bons voisins pou nos faire du mau. D'ailleurs, il est solide, el' gaillard : on n' s'y frotterait pas volontiers. Bien l' bonjou, monsieur et madame la bâronne. Al' nouvelle année, je vous enverrai éne dinde bien grasse ou éne coupe de beaux poulets. Bien mes respects à vot' petite famille...

Il sort.

SCÈNE III

M. DUBOIS, MADAME DUBOIS.

M. DUBOIS.

Eh bien, qu'en dis-tu?

MADAME DUBOIS, riant.

Il nous a fort bien joué sa comédie. Il voulait donc nous tromper?

M. DUBOIS.

Mais non! c'est dans le sang; il croit que ces choses-là sont toutes naturelles, très légitimes. Il joue au plus fin avec les personnes desquelles il peut tirer profit. Lorsqu'on connaît ses malices, on ne s'y laisse plus prendre.

MADAME DUBOIS, se levant.

Et maintenant, allons-nous à nos emplettes?

M. DUBOIS.

Oui; mais avant, laisse-moi mettre ce billet sous enveloppe, pour les inondés, à l'adresse du bourgmestre du malin fermier.

LE GÉNÉRAL

PERSONNAGES :

MADEMOISELLE ADÈLE PIERQUIN, 47 ANS

MADEMOISELLE PRUDENCE PIERQUIN, 44 ANS

MADEMOISELLE SOPHIE PIERQUIN, 38 ANS

ANNA, LEUR NIÈCE, 7 ANS



LE GÉNÉRAL

La scène représente une salle à manger, meublée simplement de vieux meubles en palissandre. Deux croisées à droite ; cheminée au fond. Au milieu de la pièce, une table ronde recouverte d'un tapis. A gauche, la porte donnant dans le salon. Aux murs, de vieux portraits. Sur la cheminée, une pendule empire et deux vases de fleurs artificielles recouverts de globes en verre. A gauche de la cheminée, petite porte donnant dans le vestibule. A droite, un buffet.

SCÈNE PREMIÈRE

MADEMOISELLE ADÈLE, assise près de la table, tricote, un binocle à verres ronds sur le nez et coiffée d'un bonnet en lingerie de respectable aspect. MADEMOISELLE PRUDENCE est assise près de la fenêtre la plus éloignée ; coiffée également d'un bonnet — rubans vifs et dentelles noires — elle a la main gauche posée sur l'appui de la fenêtre et regarde dans la rue. MADEMOISELLE SOPHIE, en cheveux, un livre sur les genoux, occupe la première fenêtre et s'intéresse également à ce qui se passe au dehors.

ADÈLE.

Hem ! Hem !

Elle se tourne du côté des fenêtres et observe tranquillement, puis se remet à son tricot. Silence.

PRUDENCE.

Le général n'est pas encore levé.

SOPHIE.

Il y a une demi-heure qu'il est sorti — en habit noir, cravate blanche et gants blancs, comme pour une noce.

PRUDENCE.

Je ne l'ai pas vu.

SOPHIE.

Ce n'est pas une raison.

Silence.

ADÈLE, sans quitter son tricot des yeux.

A-t-on songé au dîner?

SOPHIE.

Il y a de la soupe d'hier, un morceau de veau froid et de la salade. On pourrait faire un macaroni...

ADÈLE.

Oui, et boire du champagne.

PRUDENCE, ironique.

Une douzaine d'huîtres pour chacune et du pâté de foie gras ne seraient pas mauvais non plus... Et une glace au dessert.

ADÈLE.

Après ça, Sophie chantera quelque chose...

SOPHIE.

Oh! comme c'est spirituel! Dites tout de suite que je ne pense qu'à manger, que je suis une gourmande.

Est-ce que c'est pour moi que je demande du macaroni?

PRUDENCE.

Non; c'est pour la cuisinière, ou pour le chat.

ADÈLE.

Ou pour le général...

Silence; Prudence et Sophie se sont retournées en même temps vers la fenêtre. Adèle les considère silencieusement, puis se remet à tricoter.

Quel âge a-t-il, le général?

SOPHIE.

Au plus quarante-neuf ans.

PRUDENCE.

Au plus!...

ADÈLE.

Je parie pour soixante...

SOPHIE et PRUDENCE, vivement.

Par exemple!

ADÈLE.

Je parie... trois douzaines d'huîtres, une bouteille de champagne et une terrine de foie gras. Et si je perds, j'invite le général au banquet.

SOPHIE.

Il n'y a qu'à le regarder marcher; il est droit comme un *i*. Si vous l'aviez vu tout à l'heure, en habit noir!...

PRUDENCE.

Et pas un cheveu blanc!

ADÈLE.

Une tête de fou. Est-ce que vous tenez le pari?

SOPHIE.

Irez-vous lui demander son âge? Lui faire un affront? Vous êtes bizarre, Adèle! Quel plaisir de vieillir les gens!

ADÈLE.

Les vieillir! Ce n'est pas nécessaire. Le temps se charge de cela sans qu'on l'en prie. Eh bien, et ce pari?

PRUDENCE.

Je sais bien ce que je dis.

SOPHIE.

Je vois bien ce que je vois.

ADÈLE.

A la bonne heure! Donc, il a soixante ans. N'en parlons plus.

Prudence et Sophie haussent les épaules et se tournent brusquement vers la fenêtre. Silence.

PRUDENCE.

D'ailleurs, qu'est-ce que cela me fait?

SOPHIE.

Pour moi, ce que j'en dis, c'est par intérêt pour la vérité. Mettons qu'il paraît avoir quarante-neuf ou cinquante ans et n'en parlons plus, comme dit Adèle.

ADÈLE.

Oh! cela ne vous empêchera pas de penser. Le



général est votre unique préoccupation. Prudence ne fait plus rien; Sophie prend un livre par contenance. Vous êtes bien libres, certainement; vous êtes majeures : Prudence court après le demi-siècle et Sophie va avoir quarante ans. A cet âge-là, on est raisonnable, ou on ne le sera jamais. C'est votre affaire si on se moque de vous, parce que vous voulez passer pour deux petites folles, deux pensionnaires, deux timides colombes... deux cœurs sensibles incompris... deux héroïnes qui attendent des aventures... deux...

PRUDENCE, exaspérée.

Tenez, vous me feriez sortir de mon caractère.

ADÈLE.

Eh bien, il n'y aurait pas grand mal.

PRUDENCE, se levant.

Vous êtes une méchante femme!... C'est l'envie qui vous fait parler...

SOPHIE.

Oui, parce que nous sommes plus jeunes que vous!

ADÈLE, sans cesser de tricoter.

Plus jeunes... et plus sottes; il y a compensation.

PRUDENCE, furieuse.

Mêlez-vous de vos affaires...

SOPHIE.

Vos observations sont ridicules. Le général n'est pas autre chose pour nous qu'un voisin. Il passe, il va et il vient, il sort et il rentre : nous en parlons pour dire quelque chose. C'est un homme honorable...

ADÈLE.

Et beau donc! Droit comme un *i*... Quarante-neuf ans... Est-ce que je ne vous entends pas soupirer, de temps en temps, pauvres petits cœurs malheureux? Mais c'est moi qui suis ridicule...

PRUDENCE.

Oui, et méchante, et injuste, et envieuse...

SOPHIE.

Et pas drôle du tout. Vous croyez avoir beaucoup d'esprit et vous ne dites que des sottises.

PRUDENCE.

Cela est tout à fait insupportable. J'aime mieux m'en aller que de continuer une pareille conversation.

Elle sort par la porte du salon.

SOPHIE.

Quand vous serez seule, vous pourrez vous en donner à cœur joie. Je vous souhaite bien du plaisir.

Elle sort par la petite porte du fond.

SCÈNE II

ADÈLE, seule. Elle les regarde sortir, se lève et rit silencieusement. Puis elle va s'asseoir à la place que Prudence occupait.

ADÈLE.

Il n'y a que deux fenêtres et nous sommes trois... Ce n'est pas ma faute. Et moi aussi je m'intéresse au général. (Elle lève la tête.) Ah! ah! les voilà au premier étage; j'entends marcher... Elles vont s'installer cha-

cune à sa croisée. Mais, quand le général rentrera, il ne regardera pas aussi haut, cela lui donnerait un torticolis. (Elle dépose son tricot sur ses genoux.) Il a certainement quasi soixante ans. Il est en disponibilité pour infirmités contractées au service : je l'ai lu dans le *Moniteur*. Elles le savent bien, je le leur ai lu moi-même il n'y a pas deux mois... Le pauvre homme vit là tout seul avec une cuisinière, qui le vole, j'en suis sûre, qui ne le soigne que par intérêt, qui est capable de tout pour n'être pas oubliée quand il fera son testament... Avec ça qu'elle a tout au plus trente ans, cette fille, et qu'elle se croit belle!... Ah! la jeunesse est bien pervertie... Et moi aussi, j'ai eu trente ans, et même vingt, et j'ai été fraîche et jolie. Si j'avais voulu, j'aurais fait tourner bien des têtes d'homme, et de têtes fortes, s'il vous plaît. Mais j'étais honnête, j'avais des scrupules... (Tout en murmurant ces paroles, elle regarde par la fenêtre.) Ah! la voilà, la cuisinière du général! Voyez-moi ça, quel air, quelle allure! Ne dirait-on pas une grande dame? Si ça ne fait pas pitié : une fille qui ne sait peut-être ni lire ni écrire... Comme je la remettrais à sa place, moi, si le général le voulait... (Soupirant.) Ah ! oui. Mais qu'est-ce qu'il veut, le général? Je ne refuserais pas de soigner ses rhumatismes... Mes sœurs non plus ne refuseraient pas. Il a bon air, il est droit, vraiment, comme un homme de quarante ans. Vivre ainsi, tout seul avec une cuisinière, ce n'est pas gai! A nous trois, nous lui ferions une vie bien douce... bien agréable... s'il voulait... (elle soupire) s'il voulait m'épouser... Je ne puis pourtant pas... non, je ne puis pas lui faire

savoir... Il faudrait une circonstance... (Nouveau soupir.) Ah! général, général, vous me tourmentez trop...

SCÈNE III

SOPHIE, venant de la gauche, ADÈLE.

ADÈLE.

Eh bien, cette mauvaise humeur, elle est donc passée?...

SOPHIE.

Pas du tout. (Elle s'assied à la seconde croisée.) On ne peut vraiment pas oublier tout de suite vos méchancetés. Je ne sais pas ce que vous avez, Adèle, à nous irriter ainsi à plaisir...

ADÈLE.

Vous n'avez pas le sens commun. Est-ce à vous que j'en veux? Cette sotte de Prudence, qui n'a plus que le général dans l'esprit, ne mérite-t-elle pas une leçon? Vous, vous pourriez encore songer au mariage; elle, est-ce que c'est permis?... Mais voilà: vous montez comme une soupe au lait et vous partez en faisant claquer les portes...

SOPHIE, aimable.

Il me semblait que vous m'adressiez vos observations, pourtant.

ADÈLE.

Vous avez la berlue.

SOPHIE, embarrassée.

Alors... si le général... se déclarait... Vous ne seriez pas... jalouse?

ADÈLE.

Ah! bien non!... Jalouse! Je hausserais les épaules, voilà tout!

SOPHIE.

Pourquoi donc?

ADÈLE.

Parce qu'il faudrait être folle, à votre âge, pour épouser ce podagre. Oubliez-vous qu'il pourrait être votre père? Un pareil mariage serait presque un déshonneur et on dirait pis que pendre d'une jeune fille qui se respecterait assez peu pour devenir la servante de ce monsieur, parce qu'il est général, décoré et pensionné.

SOPHIE.

Vous croyez que... que je suis trop jeune.

ADÈLE.

Mais oui, que je le crois. Si j'étais vous, j'aurais d'autres prétentions. Vous devriez épouser un homme de quarante-cinq ans, quarante-huit au plus, un veuf qui a de l'expérience, et s'il a un ou deux enfants, tant mieux, ça vous fera tout de suite une famille.

SOPHIE, riant.

Oui, oui; mais cet homme-là ne se trouve pas tous les jours.

ADÈLE.

J'en connais un, moi, et un qui vaut cent fois le général.

SOPHIE, *vivement*.

M. Thibaut!

ADÈLE.

Certainement. M. Thibaut, à la bonne heure! Voilà un mari! Il est encore très vert; il est gai; il est à la tête d'un commerce qui prospère; il a besoin d'une femme pour l'aider — pour l'aimer. Et si vous le désirez, à la première occasion... sans avoir l'air... je lui ferai comprendre...

SOPHIE.

Oh! prenez garde, Adèle: je ne veux pas qu'on me jette à sa tête.

ADÈLE.

Soyez donc tranquille. N'êtes-vous pas ma sœur, et ne suis-je pas en même temps quasiment votre mère? Fiez-vous à moi.

SOPHIE, *baissant les yeux*.

Ce que vous ferez sera bien fait!

ADÈLE.

A la bonne heure! Vous voilà au moins raisonnable; venez vite m'embrasser.

SOPHIE.

Oh! bien volontiers.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PRUDENCE.

PRUDENCE.

Tiens! on s'embrasse, maintenant! Tout à l'heure, on était près de se mordre.

SOPHIE.

Nous sommes réconciliées ; entre sœurs, c'est bien le moins qu'on ait des procédés. Je suis la plus jeune, je fais mes excuses à Adèle... Car enfin, elle est notre aînée, et nous avons été très vilaines, tantôt.

PRUDENCE.

C'est une leçon que vous voulez me donner?

SOPHIE.

C'est ce qu'il vous plaira.

ADÈLE.

Bon, vous allez maintenant commencer une dispute à deux! C'est une maladie, alors ?

SOPHIE, aimable,

Je cède la place, Adèle, pour vous montrer que je suis la plus raisonnable. Il ne faut pas oublier qu'Anna va bientôt revenir de l'école et qu'il n'est pas bon de lui donner de mauvais exemples.

Elle sort.

SCÈNE V

PRUDENCE, assise près de la table, ADÈLE.

ADÈLE, après un silence.

Eh bien, vous boudez!

PRUDENCE.

Il n'y a pas de quoi... Je n'ai rien à dire.

ADÈLE.

Vous avez un visage comme une porte de prison.

PRUDENCE.

Merci.

ADÈLE.

Et ça, pourquoi? Parce que j'ai fait comprendre à Sophie qu'elle était ridicule avec sa toquade pour le général. Elle a trente-huit ans, et il en a une soixantaine: cela est-il raisonnable de songer... un moment... à ce vieillard? Vous — ou moi — je ne dis pas; cela pourrait aller.

PRUDENCE, rassérénée.

C'est pourtant vrai... Alors ce que vous en disiez, c'était pour Sophie?

ADÈLE.

Certainement. Elle m'ennuie, à la fin, avec ses giries. Du matin au soir, ce sont des soupirs gros comme ça; on dirait qu'elle a un soufflet de forge dans la poitrine...

PRUDENCE, riant.

Oui, oui, c'est bien ça.

ADÈLE.

Tandis que vous — ou moi, — nous avons l'âge de raison, nous savons ce qui nous attend dans le mariage. Il y aura beaucoup de soins à donner, de rebuffades à recevoir, de brutalités de caserne à supporter, la goutte ou les rhumatismes en perspective; il y aura aussi l'odeur de la pipe — car le général fume la pipe, je l'ai vu plusieurs fois tenant entre les dents ce qu'on appelle si délicatement un brûle-gueule; — il y aura encore les parfums de l'alcool — messieurs les militaires ayant généralement des habitudes déplorables; et par-dessus tout cela jurant, pestant, crachant, mettant tout sens dessus dessous autour d'eux. Mais nous, Prudence, nous connaissons ces choses-là, et elles ne nous effraient pas...

PRUDENCE, effarouchée.

Ah! bien, comme vous y allez, Adèle! (Respirant fortement.) Voilà un tableau qui est bien fait pour donner le goût du mariage!... Merci! Des nausées, plutôt. Si je savais que le général, qui a l'air si comme il faut!...

ADÈLE.

Ne vous y fiez pas. Les militaires marchent droit et la tête haute : c'est une habitude de gymnastique, qui les rend fiers comme des paons. Les petites filles se laissent prendre à ces airs-là. Mais à notre âge on

ne se fait plus illusion. Nous savons que nous serons commandées : il faut bien en prendre son parti...

PRUDENCE.

Ah! mais! ah! mais... pourtant!...

ADÈLE.

Vous ne pouvez cependant pas songer à être considérée comme une fille de vingt ans. Ce n'est pas pour vous ou pour moi que le général fera un effort et tâchera de devenir aimable et caressant. Tout au plus doit-on s'attendre à ce que, dans les premiers temps, il sera convenable. Et il battrait sa femme, après boire, que cela n'aurait rien d'étonnant. Cela s'est vu, cela se voit beaucoup, Prudence, et qui est-ce qui sera prudente, si ce n'est vous?

Elle rit.

PRUDENCE.

Ma foi! si je savais... Je ne suis pas si malheureuse ici qu'il faille absolument que je change de maison et de société. Ma foi, non! J'aimerais encore mieux me disputer de temps en temps avec vous et Sophie que de devoir subir les grossièretés d'un soudard.

ADÈLE.

Ce que j'en dis, c'est pour vous bien plus que pour moi; vous êtes plus jeune : vous pourriez bien attendre une meilleure occasion.

PRUDENCE.

Ma foi! Adèle, je crois que vous avez raison.

SCENE VI

Les Mêmes, SOPHIE.

SOPHIE, entrant toute hors d'elle.

Je viens d'en apprendre une belle!

ADÈLE.

Qu'est-ce qu'il y a?

SOPHIE.

Françoise était dans le corridor quand je suis sortie tout à l'heure. Elle venait de chez le boulanger, qui a encore une fois oublié de nous apporter du pain. Vraiment, Adèle, c'est insupportable, et si cela continue, il faudra changer...

ADÈLE.

Bah! bah! pour un oubli ou deux par mois; et son pain qui est si bon!

PRUDENCE.

C'est vrai; et nous sommes au moins certaines qu'il n'emploie que de la farine. Tandis qu'ailleurs on dit que la farine est souvent mélangée de craie, d'amidon, ou de fécule de pommes de terre. Je ne sais vraiment pas comment on ne punit pas ces gens malhonnêtes...

ADÈLE.

Ta! ta! ta! Et la nouvelle que Sophie apportait, quand la saurons-nous?

SOPHIE.

Eh bien ! Françoise s'est arrêtée dans le corridor en me voyant, et elle m'a dit : — Mademoiselle Sophie, vous ne savez pas la nouvelle? — Non, dis-je. — Eh bien, dit-elle, vous ne la devinerez jamais; je vous le donne en cent. — Il y a encore une fois une révolution à Paris? — Ce n'est pas ça, dit-elle; c'est tout près d'ici, la nouvelle. — Eh bien! dis-je, je donne ma langue aux chiens...

PRUDENCE.

Mais dites-la donc. Est-ce assez ridicule de nous tenir là sans respiration?

SOPHIE.

Eh bien! vous ne le croirez pas. Le général...

SCÈNE VII

LES MÊMES, ANNA, accourant avec bruit.

ANNA, un papier à la main.

Bonjour, tantes. Vite, allons déjeuner : j'ai grand' faim.

Adèle, Prudence et Sophie l'embrassent.

ADÈLE.

Voyez comme elle a encore chaud. Je suis sûre que tu as couru comme une chèvre, d'un trottoir à l'autre.

ANNA, riant.

Oh! oui. Je suis tout essoufflée. Marguerite Dormans disait qu'elle m'attraperait, moi je disais que non, et nous avons couru jusqu'ici, et toutes les autres nous suivaient, et elle ne m'a pas attrapée. Voilà... Ouf! je n'ai plus d'haleine.

PRUDENCE, lui essuyant le front.

Méchante enfant! Tu seras malade. Tu n'as pas bu d'eau fraîche, au moins.

ANNA.

Non; mais j'en voudrais bien boire.

SOPHIE.

Tu n'en auras pas; c'est mauvais quand on a chaud.

ADÈLE.

Mettez-y un peu de lait, pour couper la fraîcheur. On ne peut pourtant pas refuser à boire à un enfant qui a soif. (Sophie prépare le verre d'eau.) Et qu'est-ce que c'est que ce papier que tu tiens à la main?

ANNA.

Je ne sais pas; c'est le facteur qui me l'a donné; c'est imprimé.

PRUDENCE.

Donne voir.

ANNA.

Laissez-moi l'ouvrir et le lire : ça m'amusera.

SOPHIE.

Bois d'abord.

ANNA, buvant.

Ah! oui... Houm! c'est bon... Le facteur m'a dit comme ça : — C'est pour les demoiselles Pierquin, mademoiselle; voulez-vous bien le leur donner? J'ai dit oui. Hein! il m'a dit mademoiselle. C'est un bon facteur!

ADÈLE, riant.

Oh! du moment qu'il t'a dit mademoiselle!... Allons, lis.

ANNA, lisant lentement.

« M. le général-major pensionné Laroche, officier de l'ordre de Léopold, commandeur de l'ordre du Christ, chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique, décoré de la Croix de Fer, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec...

ADÈLE, d'une voix forte.

Son mariage!

PRUDENCE.

Tu ne lis pas bien, Anna.

ANNA.

Mais si, mais si, il y a ça : « de son mariage avec Mme veuve douairière Van Straeneberg. » Et au bas de la page il est écrit « absents. »

ADÈLE.

Le général ! Notre voisin !

SOPHIE.

Lui-même, ma sœur. C'est la nouvelle que Françoise m'a apprise tout à l'heure.

PRUDENCE.

Et nous n'en savions rien !

ADÈLE, avec stupeur.

Et moi qui... qui... qui lui ai encore parlé il n'y a pas six semaines, chez Mme Janssens ! Et pas un mot ! pas un !... Fiez-vous donc aux hommes...

ANNA.

C'est le vieux avec sa moustache blanche, tante, qui s'est marié ?

SOPHIE.

Oui ; le voisin d'en face, qui a une si belle canne à pomme d'or, et qui fume toute la journée.

ANNA.

Oh! bien, moi je n'en voudrais pas d'un vieux comme ça pour mari. Je suis sûre qu'il ne saurait pas danser à la corde, ni courir aussi vite que moi, ni habiller ma poupée.

PRUDENCE, riant.

Ni se rouler sur le tapis avec le chat.

ANNA.

Ni jouer aux osselets... Ouf! j'ai encore soif.

SOPHIE.

Nous allons bientôt déjeuner, ma chérie. Ne te remue pas tant; cela te donne encore plus chaud. Ah! le général se marie! Eh bien! tant mieux : il ne méritait pas les attentions que nous avions pour lui.

ADÈLE, à elle-même, en soupirant.

Allons, c'est fini! Je mourrai vieille fille.

DEUX MAMANS

PERSONNAGES :

AMÉLIE

UNE BONNE

MADAME DUBREUIL



DEUX MAMANS

Une chambre à coucher ; trois croisées au fond, dont une porte-fenêtre ouverte sur un balcon. Portes au fond, à droite et à gauche. Au milieu, un guéridon ; à droite, cheminée ; à gauche, un berceau. — Accessoires.

SCÈNE PREMIÈRE

AMÉLIE, son enfant dans les bras.

Là !... te voilà bien beau, maintenant, mon amour. Te voilà tout blanc, comme un lis, et ta figure est rose au milieu de cette blancheur : on dirait une fleur dans une collerette de neige. Et tu ris, mon bijou ; tu ris comme un homme déjà ! et tes yeux sont brillants, plus brillants et plus beaux que des diamants. Oh ! je te mangerais... Et tu serais bien bon à manger, mon amour, bien tendre, bien délicat. (Elle l'embrasse doucement et longuement, avec un murmure de plaisir.) Que tu es aimable, mon chéri ! Comme tes petites menottes sont fines, et

potelées, et rosées! Quel plaisir de sentir tes griffes sur mon visage, et d'entendre tes petits cris d'oiseau, plus doux à mon oreille que la plus douce musique! Comment ne te pousse-t-il pas des ailes, amour que tu es? Tu serais si charmant, suspendu dans l'air bleu, avec des ailes blanches qui feraient en battant un bruit joyeux! Et moi, debout à mon balcon, je te tendrais les bras, où tu viendrais tomber en riant, petit coquin. (Nouveaux baisers.) Ah! oui, je le vois bien : tu aimes que je te parle, que je te dise des choses caressantes, que je fasse une voix bien douce; cela t'anime, tu ris encore, tes yeux brillent de nouveau. Tu aimes déjà les louanges, petit homme de rien du tout. (Baisers.) C'est bon, c'est bon! Attends seulement une année, mon ami; je me garderai bien de te dire que tu es beau : tu le saurais trop, tu deviendrais insupportable. Tu ne me comprends pas, heureusement, mon bijou, et je puis tout à mon aise m'extasier sur le rose de tes chairs et le bleu de tes yeux, et te manger de caresses. (Baisers.) Que je suis donc heureuse, heureuse, heureuse, avec mon chéri dans mes bras! Non, il n'y a pas de bonheur comparable au mien...

SCÈNE II

AMÉLIE, UNE BONNE, puis MADAME DUBREUIL.

LA BONNE.

Madame, c'est Mme Dubreuil qui demande à vous dire bonjour.

AMÉLIE, se levant.

Eh! qu'elle entre, et tout de suite.

La bonne sort; entre Mme Dubreuil en fort belle toilette.

MADAME DUBREUIL.

Bonjour, Amélie. (Elle l'embrasse.) Vous êtes donc malade?

AMÉLIE.

Mais non, mais non; je me porte au contraire fort bien. Est-ce que j'ai mauvaise mine?

MADAME DUBREUIL.

Pas du tout, ma chère; mais on ne vous voit nulle part.

AMÉLIE.

Asseyez-vous... On me voit chez moi autant qu'on veut, Marie... Otez donc votre chapeau. Vous avez l'air de me faire une visite de cérémonie.

MADAME DUBREUIL, ôtant son chapeau.

Je veux dire qu'on ne vous voit pas hors de chez vous, justement. Il faut venir vous relancer. Vous vivez comme une ourse, ma chère.

AMÉLIE, riant.

Peut-être bien. C'est ce tyran-ci. Vous ne l'avez pas seulement embrassé...

MADAME DUBREUIL, embrassant l'enfant.

Il est joli...

AMÉLIE.

Seulement joli! vous êtes difficile. Vous savez bien

que c'est le plus beau des enfants des hommes, puisque c'est le mien. Non, je suis folle... Il me rend si heureuse !

MADAME DUBREUIL.

Oui, oui, sans doute. Un enfant, il n'y a rien de tel.

AMÉLIE.

Comme vous dites ça !

MADAME DUBREUIL.

Je dis ça comme je le pense. Rien n'est plus naturel que d'aimer ses enfants, bien qu'ils soient quelquefois une gêne. C'est pourquoi nous avons des aides, Amélie. Il me semble que vous n'aimeriez pas moins ce chérubin-là si vous vous montriez de temps en temps où l'on vous voyait autrefois. Vous vous claquemurez, ma chère ; c'est de l'exagération.

AMÉLIE.

Que voulez-vous dire, Marie? Que j'aime trop mon chéri !...

MADAME DUBREUIL.

Non ; que peut-être vous l'aimez mal en l'aimant aussi exclusivement. C'est de l'égoïsme, ma chère.

AMÉLIE.

De sorte que je l'aimerais mieux si je l'aimais moins...

MADAME DUBREUIL.

Oh ! vous tournez les choses !... Je veux dire qu'il


AM. LYNEN.

faut être raisonnable en tout, et que le soin des enfants ne doit pas empêcher de voir les grandes personnes, les vieux amis, le monde dont on fait partie. Pourquoi être une exception? Nous aimons toutes nos enfants, je pense, et nous leur donnons ce que nous leur devons. Mais il y a des bornes. Il faut savoir sacrifier même cet amour-là aux convenances.

AMÉLIE, riant.

Vous me faites un discours, Marie.

MADAME DUBREUIL.

J'ai de l'amitié pour vous, et je vous avertis. Votre réclusion est interprétée; vous passez pour une originale qui veut se faire remarquer. Croyez-moi : cela n'est pas bien. Vos meilleurs amis finiront par vous abandonner.

AMÉLIE.

C'est donc ça qu'on ne vous a pas vue depuis un mois?

MADAME DUBREUIL.

Oh! moi... Vous voyez que je viens.

AMÉLIE.

De sorte que pour être convenable, je devrais abandonner mon enfant, pendant quelques heures tous les jours, aux mains d'une bonne. (L'enfant dort; Amélie le dépose dans son berceau et parle plus bas.) Merci, Marie; à ce prix-là, c'est trop cher. Je me dois à l'enfant, et je ne veux pas lui marchander ma tendresse.

MADAME DUBREUIL.

Tout le monde prend un peu de repos et de loisir, les mères comme les ouvriers.

AMÉLIE.

Oh! j'en prends bien aussi; je sors souvent; on me voit tous les jours au Parc et au boulevard, avec lui. Quand il dort, je suis libre de me livrer à l'une ou l'autre occupation, en veillant sur son sommeil. Et vous ne pouvez pas vous figurer quel bonheur est le mien! Vous avez dit que c'est de l'égoïsme. C'est bien possible. Tenez, je reste quelquefois là, assise près de son berceau, à le regarder. C'est une ivresse d'une douceur inexprimable. Venez donc le voir, Marie. Regardez comme il est pur et calme, et quel sommeil suave a fermé ses paupières. Connaissez-vous rien de délicieux comme cette bouche rose, et ces cheveux blonds qui voltigent autour de son front, pareils à des fils de vierge? Et ces poings fermés, ne sont-ils pas à croquer? Mais oui, vous avez raison, c'est de l'égoïsme. Où irais-je trouver un pareil bonheur?

MADAME DUBREUIL.

Je ne vous savais pas aussi enthousiaste! C'est de la poésie.

AMÉLIE.

Croyez-vous? Cela m'est indifférent; je dis ce que j'éprouve; et je plains beaucoup les mères qui ne ressentent pas ce que je ressens.

MADAME DUBREUIL, *froide.*

Alors, on ne vous verra plus. Vous quittez le monde?

AMÉLIE.

Mais non. Je me crois fort bien dans le monde. Qu'est-ce que vous voulez? puis-je faire autre chose que ce que je fais?

MADAME DUBREUIL.

Mais... on fait des visites... On passe une soirée ici ou là... On fait ce que nous faisons toutes... Quelle question!

AMÉLIE.

Aller en soirée, et laisser ici l'enfant à la merci du hasard!...

MADAME DUBREUIL.

Comme toutes les mères...

AMÉLIE.

Je ne le pourrais pas, Marie. Suis-je faite autrement que les autres? Je n'en sais rien; je ne me suis pas étudiée. Mais je ne pourrais pas abandonner cet innocent pendant une heure, sans souffrir mille martyres... Je l'entendrais pleurer, crier; je le verrais s'agiter, tomber de son berceau, brûler... (Elle jette un cri.) Ah!... dites que c'est de la folie. (Elle regarde l'enfant.) Je n'y puis rien. Je lui dois tous mes instants, tous. Tant qu'il aura besoin de quelqu'un, il aura avant tout besoin de sa mère.

MADAME DUBREUIL.

Quel esclavage!

AMÉLIE.

Le plus doux qu'on puisse rêver : il vaut mille fois la liberté qu'on a, ou qu'on se donne.

MADAME DUBREUIL, se levant.

Ah! bien, je vous plains, moi aussi, ma chère. Ce n'est pas de l'amour, ça, c'est du fanatisme. Le joli monde que cela ferait, si toutes les mères vous ressemblaient!

AMÉLIE.

Au fait, vous avez raison : cela ferait un joli monde! Je n'y avais pas pensé. (Elle rit.) Et vos enfants vont bien?

MADAME DUBREUIL, se recoiffant.

L'aîné est en pension; ma mère a absolument voulu se charger du second; ma fille est avec sa nourrice. Vous voyez, les situations ne sont pas les mêmes, et j'ai du temps à dépenser.

AMÉLIE.

Vous êtes contente?

MADAME DUBREUIL.

Oh! très contente... Bonjour, ma chère. Je reviendrai vous voir. Vous êtes si originale!

AMÉLIE, riant.

Une vraie curiosité. Embrassez-moi tout de même : je ne mords pas.

MADAME DUBREUIL, l'embrassant.

Sans adieu... (Elle sort.)

SCÈNE III

AMÉLIE, revenant au berceau, s'assied, prend un ouvrage et se met au travail.

Là! Supposons maintenant que j'ai été dans le monde. Me voilà rentrée! L'enfant dort bien. Reposons-nous un peu...

LE GRAND FRÈRE

PERSONNAGES:

PIERRE, 10 ANS

ÉLISE, 5 ANS

UN HOMME

JOSEPH THIBAUT, père de Pierre et d'Élise



LE GRAND FRÈRE

Un grand chemin d'exploitation rurale, bordé de fossés. A droite, une barrière rustique qui donne entrée à un verger ; à gauche, jeté au travers du fossé, qui longe la lisière d'un bois, un tronc d'arbre moussu. Au fond, les toits rouges du village étalé sur une petite colline. Ciel gris bleuté d'automne. La haie du verger est rousse ; les arbres, çà et là, sont dépouillés de leur feuillage. Le soleil plaque sur les champs des bandes de lumière douce, qui se meuvent.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, ÉLISE, près du tronc d'arbre. Pierre est debout sur l'arbre ; Élise essaie d'y monter.

PIERRE.

Il ne faut pas avoir peur ; je vous tiens.

ÉLISE, timide et ennuyée.

Mais je ne sais pas...

PIERRE.

Si, si, levez votre jambe ; c'est ça... mettez-vous à genoux ; là ! Tenez-vous à ma blouse et vous y êtes.

ÉLISE.

Mais je vais glisser...

PIERRE.

Non, non; il ne faut pas toujours avoir peur, comme une toute petite fille. Vous êtes grande, maintenant. Est-ce qu'on n'est pas bien ainsi?

ÉLISE, s'asseyant.

J'aime mieux m'asseoir sur l'arbre; je ne veux pas tomber.

PIERRE.

Eh bien, alors, asseyez-vous. Vous ne saurez jamais courir sur l'arbre, comme moi. (Il va jusqu'au bout de l'arbre et revient.) C'est ça qui est amusant.

ÉLISE.

Oui, et si vous tombez!

PIERRE.

Bah! qu'est-ce que ça fait? Si je tombe, je me ramasserai. Ça ne fait pas de mal. Voulez-vous que je roule par terre, dites, pour vous montrer?

ÉLISE.

Vous serez tout mouillé, il y a de l'eau dans le fossé.

PIERRE.

Eh bien, je roulerai sur le chemin; ce n'est pas haut. Je suis grand, hein, comme ça... comme un homme... Je voudrais être grand, grand, grand, comme père, pour monter à cheval; grand comme un arbre...

ÉLISE.

Et alors vous ne saurez plus entrer dans notre maison.

PIERRE.

Si; je baisserai la tête.

ÉLISE.

Pierre, les deux vaches se battent; regardez...

PIERRE, sautant sur le chemin, et criant.

Annette! Annette! Noiraude! Attendez! Attendez! (Il frappe sur la barrière.) Méchantes bêtes, je vais venir; attendez...

ÉLISE.

Non, Pierre, n'allez pas, c'est fini...

PIERRE, revenant. Il se met à califourchon sur l'arbre.

Elles se battent pour rire; elles s'aiment bien tout de même... Hue! (Il frappe l'arbre des talons et fait le mouvement d'un homme à cheval.) Au galop! Au galop! Plus vite!... Ah! c'est amusant! J'ai déjà été à cheval, moi, sur le cheval de M. Leroy, vous savez bien, le meunier. Et je n'avais pas peur; je me tenais à ses crins et il courait. Je sautais, comme ça... Mais c'était amusant!

ÉLISE.

Et quand on tombe!

PIERRE.

On ne tombe pas puisqu'on se tient aux crins. Quand je serai un homme, j'aurai un cheval, et vous viendrez à cheval avec moi.

ÉLISE.

Oh! non, Pierre, je ne veux pas. Moi, je resterai à la maison, pour faire la soupe avec maman. Allons, voilà encore les vaches qui courent, Pierre...

PIERRE.

Je vais les empêcher... Restez là... Je reviens tout de suite...

SCÈNE II

ÉLISE, un HOMME.

L'homme sort du bois, s'arrête, regarde autour de lui, puis il enjambe le tronc d'arbre et se trouve près d'Élise. L'homme a le teint brun, les cheveux noirs.

ÉLISE, criant.

Ah!...

L'HOMME.

Oh! la jolie petite fille! Il ne faut pas avoir peur; je ne suis pas méchant.

ÉLISE, se reculant en le regardant.

Allez-vous-en...

L'HOMME.

Je suis bien fatigué. (Il s'assied). Je voudrais me reposer un peu. Je ne vous ferai pas de mal. Vous voyez que je n'approche pas. Vous êtes une jolie petite fille, qu'on a bien du plaisir à voir. Je vais manger un morceau de pain; voulez-vous manger avec moi?

ÉLISE, très défiante.

Je n'ai pas faim.


MICHELET, SC.
AM. LYNEN

L'HOMME.

Eh bien! je mangerai tout seul.... Et qu'est-ce que vous faites ici, gentille petite fille?

ÉLISE.

Je garde les vaches avec mon frère, qui est là dans le verger.

L'HOMME.

Ah! oui, je le vois. C'est un gentil garçon aussi. Et votre papa, et votre maman, où sont-ils?

ÉLISE, montrant le fond.

Là, au village...

L'HOMME.

Un joli village; je le connais bien : j'y suis déjà allé. Mais ce sont toutes pauvres gens, et vous avez l'air pauvre aussi, jolie petite fille. C'est bien dommage, quand on a une figure aussi fraîche, toute rose, de ne pas être mieux habillée... Si vous voulez, moi, je vous donnerai des habits très riches... Voulez-vous venir avec moi?

ÉLISE, se reculant encore.

Je ne veux pas...

L'HOMME, se levant.

Si, il faut venir...

ÉLISE, criant.

Je ne veux pas; allez-vous-en! Pierre, Pierre!

L'HOMME, la prenant par le bras.

Ne criez pas, ou je vous battrai...

ÉLISE, criant plus fort.

Pierre, Pierre!...

L'HOMME, l'enlevant dans ses bras.

Allons, allons, c'est assez crier. Il faudra bien me suivre, la petite fille. En route!...

(Il l'emporte en posant une main sur sa bouche, pour qu'elle ne crie plus. Elle se débat, et parvient encore à jeter un cri.)

SCÈNE III

LES MÊMES, PIERRE, accourant.

PIERRE, se jetant sur l'homme et s'accrochant à son habit.

Laissez là ma sœur... Au secours! Au secours!... Père, père, venez vite... Au secours!...

L'HOMME, lui donnant sur la main un coup qui lui fait lâcher prise.

A bas les pattes, eh! petit drôle!

PIERRE, se raccrochant à lui.

Vous ne vous en irez pas. Je vous déchirerai. Je vous mordrai.

(Il se jette sur lui et essaie de le mordre.)

L'HOMME, se rejetant en arrière.

Voyez-vous ça! Ce petit coquin, c'est qu'il mordrait, vraiment! Tenez, voilà votre sœur. C'était pour rire, pour voir si vous aviez du courage. Ah! ah! ah! a-t-il l'air furieux!...

ÉLISE, derrière son frère.

Pierre, allons-nous-en...

PIERRE.

Et les vaches!... (A l'Homme) Méchant, vous êtes laid, vous irez en prison.

L'HOMME, riant.

Mais non, mais non : c'était une farce, pour m'amuser. Vous voyez bien que je vous ai rendu votre sœur; et pourtant je pouvais l'emporter.

PIERRE. (Élise est toujours derrière lui).

Pas du tout! Je ne vous aurais pas quitté.

L'HOMME, se rasseyant sur l'arbre.

Eh bien, je vous aurais emporté aussi — là, dans le bois, où il ne passe personne. Mais je ne voulais pas : je voulais rire, voir si vous aviez peur. — Et vraiment, vous n'avez pas peur, Pierre?

PIERRE, qui se tient à distance.

Non.

L'HOMME.

C'est bien, ça, mon petit homme. La jeune sœur, qui a un si aimable visage, elle a peur tout de suite. Elle crie comme si on l'écorchait.

PIERRE.

Pourquoi ne la laissez-vous pas tranquille?

L'HOMME.

Eh! pour voir... Mais maintenant, c'est fini. Vous pouvez vous asseoir sans crainte. Nous causerons

ensemble. Et quand je serai reposé, je vous quitterai. Avez-vous déjà vu une grande ville?

PIERRE.

Non.

L'HOMME.

Oh! c'est si beau! Les maisons sont hautes comme ces arbres. Il y a de grandes églises avec des clochers quatre fois plus hauts que celui de votre village. Les rues sont pleines de monde, de voitures, et les beaux magasins sont remplis de belles choses en or, en argent, en cristal, en porcelaine, de montres, de bijoux, de chaînes, qui reluisent à faire mal aux yeux. C'est ça qu'il faudrait voir! Et puis une masse d'enfants bien habillés, avec du velours et de la soie, que leurs mamans conduisent à la promenade. Je suis sûr que vous voudriez être ainsi habillés, hein!

PIERRE.

Pour garder les vaches?

L'HOMME.

Oh! non! Vous ne feriez plus rien que jouer. On vous donnerait de bonnes choses à manger; vous iriez en voiture et à cheval...

PIERRE.

A cheval aussi?

L'HOMME.

Certainement, sur un petit cheval avec une longue crinière et une longue queue noire, et vous seriez sur

une belle selle de cuir jaune, et vous iriez au trot, puis au galop. Tout le monde vous regarderait; on dirait: Voyez donc, ce petit garçon, qui va à cheval comme un homme!

PIERRE, se rapprochant un peu.

Ça, oui, j'aimerais bien. Et à qui serait le cheval?

L'HOMME.

A vous, à vous tout seul. Il vous obéirait, vous lui donneriez à manger, et personne ne le monterait que vous. Et la petite sœur aurait de petites amies gentilles comme elle, pour jouer à la corde et au cerceau.

ÉLISE, timide, toujours derrière Pierre.

Qu'est-ce que c'est que ça?

L'HOMME.

Un cerceau! C'est un grand cercle en bois, comme ça, qu'on fait tourner en courant.

PIERRE.

Et père, et mère, qu'est-ce qu'ils auraient?

L'HOMME.

Ils viendraient aussi; on viendrait les chercher bientôt. Ils auraient aussi de beaux habits et ils mangeraient de bonnes choses...

PIERRE, s'asseyant à l'autre bout du tronc d'arbre.

Alors, venez à la maison dire tout ça à père et à mère.

L'HOMME, doucement, très insinuant.

Ah! bien; je le vois, vous viendriez volontiers avec moi. Et vous avez raison: vous vous amuseriez toute la journée, et la nuit vous auriez un bon lit, bien doux, bien chaud l'hiver, pour dormir. Et la petite Élise, comme elle serait contente! Comme elle jouerait! Comme elle rirait! Tenez, regardez la jolie poupée! (Il tire une poupée de la poche de sa redingote.) Avez-vous déjà vu une poupée aussi bien faite, dites, Élise? Ne croirait-on pas qu'elle va parler? (Il tend le bras et présente la poupée; Pierre s'approche et Élise le suit.) N'auriez-vous pas grand plaisir à jouer avec cette poupée, qui a de si beaux yeux bleus et des cheveux blonds? Prenez-la; elle est si légère...

PIERRE, à Élise.

Allons, prenez-la; vous la rendrez après.

ÉLISE.

Est-ce que je peux?

PIERRE.

Puisque le monsieur veut bien.

ÉLISE, reculant encore.

Je ne l'aime pas... l'homme.

L'HOMME, riant.

Oh! la petite sauvage! Comme elle a de la rancune! Prenez la poupée, pour voir. Elle ne vous mordra pas... Et j'en ai encore de bien plus belles, plus

grandes, à la maison. Si vous veniez avec moi, ce serait pour vous. Donnez-lui la poupée, Pierre.

PIERRE, passant la poupée à Élise.

Vous pouvez bien la regarder, puisque le monsieur le permet.

ÉLISE.

Il m'a fait peur; il est méchant.

L'HOMME.

C'était pour rire.

ÉLISE.

Eh bien, donnez la poupée à père ou à mère, pour moi, à la maison...

L'HOMME.

Ah! non; je donne la poupée si vous venez avec moi. Vous serez si contents tous les deux si vous voulez me suivre. Le beau petit cheval, avec sa selle, de beaux habits, brodés d'or et d'argent, des poupées grandes comme de petites filles, tout sera pour vous. Nous irons partout, vous connaîtrez beaucoup de monde; on viendra vous voir et vous aurez tous les jours plus de plaisir. Et puis votre père et votre mère viendront vous retrouver... Hein! n'est-ce pas gentil ainsi?

PIERRE.

Allez parler à père, au village; nous allons revenir avec les vaches.

L'HOMME.

Non. Je n'ai pas le temps. Il faut venir avec moi.

(Il se lève.)

ÉLISE.

Voyez, Pierre, comme il est encore méchant.

PIERRE.

Nous n'irons pas !

L'HOMME.

Je vous ferai bien venir. Je suis plus fort que vous ; je vais vous lier avec une grosse corde.

PIERRE, fuyant avec Élise.

Au secours, au secours !

L'HOMME, les rejoignant tout de suite.

Si vous criez, je vous battrai, je vous tuerai.

(Il en prend un de chaque main par le bras.)

PIERRE et ÉLISE.

Père, père ! Au secours ! au secours !

L'HOMME.

Allons, en voilà assez ! Je vais vous emporter. Et si vous criez, je vous tuerai...

(Il les prend à bras le corps, malgré leur résistance ; ils ne cessent de crier : au secours ! Mais l'homme les entraîne vers le bois et il va y pénétrer.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, JOSEPH THIBAUT, armé d'une fourche. Il vient de droite, où le chemin fait un coude.

JOSEPH THIBAUT.

C'est mes enfants qui crient.

PIERRE.

Au secours, père ; venez vite !...

JOSEPH THIBAUT.

Ah ! le coquin ! ah ! le brigand ! Attends, attends, voleur ; mets les enfants à terre, ou je te donne de ma fourche dans le ventre. (L'homme laisse tomber les enfants et saute par-dessus le tronc d'arbre, pour entrer dans le bois. Joseph Thibaut le poursuit.) Je t'attraperai bien, scélérat !

PIERRE.

Père, laissez-le aller, maintenant. Nous n'avons plus peur.

ÉLISE, pleurant.

Père, venez ici, vite. Il y a peut-être encore d'autres méchants hommes !

JOSEPH THIBAUT.

On ne le voit déjà plus ; il court comme un lièvre, le brigand. Et il vous emportait, mes petits enfants, mes chers petits !

(Il les prend dans ses bras.)

PIERRE.

Ah ! mais nous ne voulions pas, n'est-ce pas, Élise ? Je l'ai mordu, j'ai crié. Il disait que vous viendriez aussi.

ÉLISE, pleurant toujours.

Et il avait une belle poupée...

PIERRE.

Et j'aurais eu un cheval, bien joli, avec une longue queue, et une selle jaune, pour moi tout seul...

JOSEPH THIBAUT.

Oui, oui, de belles promesses! C'est un saltimbanque, un faiseur de tours, qui va aux foires, partout; un vagabond capable de tout. Mes pauvres petits! Il ne vous aura pas, maintenant!... Vous ne viendrez plus garder les vaches; vous irez à l'école : ce sera beaucoup mieux. Et moi, quand je pourrai, j'amènerai les vaches au verger pendant une heure ou deux, en fumant ma pipe... Rentrons à la maison, maintenant, pour tout dire à votre mère. Venez, allons chercher les vaches.

(Ils sortent à droite, après avoir poussé la barrière.)

UNE ENTORSE

PERSONNAGES :

MARGUERITE
THÉRÈSE
JULIETTE
JULIEN
LÉON
UNE BONNE
UNE POUPÉE



UNE ENTORSE

Une allée du Parc, à Bruxelles. — A gauche, le petit bassin ; à droite, un banc ; derrière le banc, des arbustes ; au fond, arbres de haute futaie.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN et THÉRÈSE entrent en scène ; THÉRÈSE s'appuie au bras de son compagnon ; elle boite.

JULIEN, conduisant Thérèse au banc.

Asseyez-vous là ; reposez-vous. Ce ne sera rien.

THÉRÈSE, geignant.

Oh ! j'ai bien mal au pied !

JULIEN.

Comment ça vous est-il arrivé ?

THÉRÈSE, prête à pleurer.

J'allais très vite faire une commission pour ma mère, qui est malade. J'ai posé mon pied dans un

trou que je n'avais pas vu, et il a tourné. Oh! que ça fait mal!...

JULIEN.

Vous demeurez loin d'ici?

THÉRÈSE.

Non; rue d'Isabelle, derrière le général Belliard.

JULIEN.

Bah! ce ne sera rien; tout à l'heure vous pourrez vous en aller.

THÉRÈSE.

Et ma mère qui m'attend! Qu'est-ce qu'elle va penser? (Elle pleure et se lève.) Je m'en vais; j'irai à cloche-pied...

JULIEN.

C'est trop loin!... Attendez encore un peu.

THÉRÈSE, se rasseyant.

Et ma commission, que je ne peux pas faire!

JULIEN.

Où alliez-vous donc?

THÉRÈSE.

Chez le pharmacien, chercher un remède pour maman.

JULIEN.

Laissez-moi y aller; je vous apporterai ici la commission. Pendant ce temps-là, vous vous reposerez. Qu'est-ce qu'il faut demander?

THÉRÈSE, le regardant.

Mais je ne vous connais pas, moi.

JULIEN.

Qu'est-ce que ça fait? Croyez-vous que je suis un voleur? Je demeure rue de la Montagne, et mon père est menuisier. Il s'appelle Dufour. Vous me connaissez, maintenant.

THÉRÈSE, timidement.

C'est que je ne vous ai jamais vu... Tenez, voilà l'argent et le billet. Ne restez pas trop longtemps.

JULIEN.

Non, non; je ne ferai qu'une course.

(Il sort en courant.)

SCÈNE II

THÉRÈSE, assise. Entrent une BONNE portant une poupée, MARGUERITE, JULIETTE et LÉON.

MARGUERITE.

Ah! voici un banc. Nous pourrons jouer. Bonne, donnez-moi Mlle Lili; posez les cordes à sauter sur le banc avec le cerceau de Léon. Là! A quoi jouons-nous, dis, Juliette?

JULIETTE.

Moi, d'abord, je ne veux pas être servante, ni marchande; je veux être dame.

MARGUERITE.

Ah! voilà que tu commences déjà!

JULIETTE.

Et cette fille, là, (elle montre Thérèse) elle me gêne.

MARGUERITE.

Pourquoi? Nous avons bien assez de la moitié du banc, qui n'est pas à nous, qui est à tout le monde.

LA BONNE, à Juliette.

C'est bien vilain de toujours grogner ainsi.

LÉON.

Donnez mon cerceau, bonne.

LA BONNE.

Le voilà. N'allez pas trop loin. Prenez garde de tomber dans le bassin.

MARGUERITE, à Juliette.

Alors, tu ne veux pas jouer?

JULIETTE.

Je veux que cette fille s'en aille. C'est une vilaine.

(Elle s'assied près de la bonne et regarde Thérèse méchamment.)

MARGUERITE.

C'est toi qui es mauvaise. Et puisque tu ne veux pas être gentille, je vais jouer avec la petite fille. (Elle s'approche de Thérèse.) Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de garder un moment Lili, s'il vous plaît? Je dois aller faire une course en ville.

THÉRÈSE, recevant la poupée sur ses genoux.

Je veux bien, mademoiselle.


MICHELET, SC
AM LYNEN

MARGUERITE.

Non; il faut m'appeler madame, puisque je suis la mère de Lili.

THÉRÈSE, intimidée.

Ah!... Bien, madame.

JULIETTE.

Non, je ne veux pas qu'elle joue. (Elle prend brusquement la poupée.) C'est une fille que je ne connais pas. (Elle pousse Thérèse.) Qu'elle aille s'asseoir ailleurs.

MARGUERITE, reprenant la poupée.

Finissez, Juliette. Vous êtes une méchante. Bonne, faites-la finir, s'il vous plaît.

LA BONNE, se plaçant entre Juliette et Thérèse.

Allez dans le coin, vilaine. Je le dirai à votre maman, quand je rentrerai. (Juliette frappe du pied avec colère et pleure.) A-t-on jamais vu! Le banc est à tout le monde, mademoiselle.

MARGUERITE, rendant la poupée à Thérèse.

Ne l'écoutez pas; continuons de jouer... Oui, mademoiselle, je dois faire des courses en ville, chez la modiste, chez la couturière; et puis, j'ai mes pauvres. Je n'aurai jamais le temps de tout faire. Vous aurez soin de Lili, n'est-ce pas? Si elle pleure, vous lui direz que je vais revenir. Bonjour, Lili; au revoir, chère petite. Sois bien sage: je t'apporterai une jolie poupée qui dit « maman. » Là, encore un baiser. A tantôt, mademoiselle...

THÉRÈSE.

Oui, madame.

MARGUERITE, revenant.

Vous ne lui donnerez pas à manger, s'il vous plaît. Elle a fort bien déjeuné, et elle pourrait avoir une indigestion. L'autre soir, j'ai eu bien peur : il a fallu chercher un médecin. (A la poupée.) Oui, oui, tu voudrais bien venir avec moi, mademoiselle; je vois cela à ta petite frimousse. (A Thérèse.) Vous l'amuserez bien, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Oui; mais tantôt je devrai rentrer à la maison; ma mère est malade.

MARGUERITE, croyant que Thérèse joue la comédie.

Ah! et qu'est-ce qu'elle a?

THÉRÈSE.

Je ne sais pas. Le médecin est venu; il a donné un papier et il a dit comme ça qu'on devait aller chez le pharmacien. Ma mère m'a envoyée tout de suite et je me suis fait mal au pied en marchant dans un trou. Et maintenant je ne sais plus marcher.

MARGUERITE, à Juliette.

Hein! comme elle joue bien, la petite fille! Ce n'est pas une vilaine comme toi.

JULIETTE.

Si, c'est une vilaine.

THÉRÈSE.

Mais, mademoiselle, c'est la vérité; j'ai bien mal au pied; je n'ose plus marcher.

MARGUERITE.

Vous ne jouez pas la comédie?...

THÉRÈSE.

Non, mademoiselle. J'attends ici un petit garçon, qui est allé pour moi chez le pharmacien.

MARGUERITE.

Et comment retournerez-vous chez vous?

THÉRÈSE.

Je ne sais pas.

(Elle pleure.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JULIEN, accourant, essoufflé.

JULIEN.

Voilà la bouteille!... Il y avait dix centimes de trop. Tenez!

THÉRÈSE.

Merci bien. Je vais tâcher de marcher, à présent. (Elle se lève et jette un cri.) Non; je ne peux pas. (Elle pleure encore.) Qu'est-ce que je vais faire?

JULIEN.

Asseyez-vous encore un peu; j'irai chez votre maman, lui dire. Quel numéro est-ce, chez vous?

THÉRÈSE.

C'est 17.

JULIEN.

J'y vas tout de suite.

(Il sort en courant.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins JULIEN.

LA BONNE.

En voilà un gentil manneke! Est-ce que vous le connaissez, petite?

THÉRÈSE.

Non, je l'ai rencontré rue Royale. Je venais de tomber.

MARGUERITE.

Oui, il est bien gentil. Comme il va vite! On ne le voit déjà plus. Croyez-vous qu'il jouerait avec nous?

THÉRÈSE.

Je ne sais pas, mademoiselle.

JULIETTE.

C'est ça, un vilain garçon, maintenant, avec une blouse et de gros souliers! C'est maman qui te grondera quand je lui raconterai. Il a les mains sales, je l'ai bien vu, et il n'est pas peigné. C'est du beau!... C'est un pauvre.

LA BONNE.

Tiens! Voyez-vous ça! Est-ce que les pauvres sont des chiens? Ce n'est pas vous, mademoiselle Juliette, qui iriez chez le pharmacien pour une petite fille que vous ne connaissez pas, et dont la mère est malade.

JULIETTE.

Non, certes, puisque je ne la connais pas.

MARGUERITE.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Vraiment, Juliette, aujourd'hui, tu es trop méchante. (A Thérèse.) Laissons-la bouder, et jouons, puisque vous ne pouvez pas encore marcher. J'ai été faire mes courses et me voilà revenue! Reculez-vous un peu, bonne, pour que je puisse m'asseoir. Bonjour, mademoiselle. Ouf! Je n'en puis plus. Quelle ville, ce Bruxelles! Il faut toujours monter ou descendre. Eh bien, et mademoiselle Lili, s'est-elle conduite gentiment?

THÉRÈSE.

Oh! oui, madame.

MARGUERITE.

A la bonne heure! (Elle prend la poupée et l'embrasse.) Ah! petite coquine de mon cœur! Voyez comme elle rit, pour montrer ses trois petites dents blanches!... Eh! vous ne me le dites pas: elle est toute mouillée! Fi! que c'est vilain. Allons, il faudra encore la changer tout à fait. Voulez-vous me donner du linge, mademoiselle?

THÉRÈSE.

Je n'en ai pas, madame.

MARGUERITE.

Il faut faire comme si vous en aviez... Là, merci. (Elle déshabille la poupée.) Elle mériterait une petite correction; mais elle est encore si jeune! Pensez, elle n'a que trois mois, et elle dit déjà maman. Voyez, comme elle est forte!

THÉRÈSE.

Oh! elle se porte bien.

MARGUERITE.

C'est un amour...

SCÈNE V

Les Mêmes, JULIEN.

JULIEN, essoufflé.

J'ai été... J'ai trouvé la maison... J'ai dit... J'ai donné la bouteille... Il fait chaud!

LA BONNE, se levant.

Asseyez-vous, mon ami, reposez-vous; essuyez votre front, vous êtes tout en sueur.

THÉRÈSE, timidement.

Merci bien... Et qu'est-ce qu'elle a dit, ma mère?

JULIEN.

De vous bien reposer. La voisine est chez vous.

MARGUERITE.

Vous êtes un bon petit garçon, vous avez un bon cœur, et je vous aime bien.

JULIETTE, se levant, outrée.

Ah! ça, c'est trop fort!

(Elle va du côté du bassin, vers son frère, en murmurant avec colère.)

LA BONNE, riant.

Voyez comme la voilà fière!

MARGUERITE.

Maman la punira; je le sais bien. Maman n'aime pas qu'on soit ainsi. Elle nous a toujours dit qu'il faut être gentil avec tout le monde, n'est-ce pas, bonne? Et cela m'a fait grand plaisir de jouer avec la petite fille que je ne connais pas. Et je jouerai encore...

(On entend crier à gauche.)

LA BONNE, se levant.

Qui est-ce qui crie ainsi?...

JULIETTE, accourant, affolée.

Léon!... Léon!... est tombé... dans le... bassin.

MARGUERITE, courant à gauche.

Mon frère! Il va se noyer.

LA BONNE, levant les bras et criant.

Miséricorde!

JULIEN, courant aussi à gauche.

Non, non, il n'y a pas beaucoup d'eau.

(Il se couche à plat ventre sur le bord du bassin et étend les bras.)

Je ne peux pas l'attraper.

(Il se jette dans le bassin.)

MARGUERITE.

Vite, vite! Ah! maman! maman! Pauvre petit!

LA BONNE.

Le voilà! Le voilà!

MARGUERITE.

Vite, bonne, prenez-le. Oh! comme il est mouillé!... Et comme il est pâle!...

JULIEN, se secouant.

Ce n'est rien! Sa tête n'a pas été dans l'eau. Il a eu peur. Otez-lui ses habits et mettez-le dans votre châle, madame.

(La bonne est assise sur le banc; les enfants sont autour d'elle. Juliette, épouvantée, cache son visage dans ses mains.)

THÉRÈSE, à Julien.

Mais vous êtes aussi tout mouillé; vous serez malade.

JULIEN.

Non, non; il fait chaud. Je vais chez moi.

(Il va pour s'éloigner.)

MARGUERITE.

Attendez!... Petit!... Monsieur!... Écoutez: venez encore ici demain, voulez-vous?

JULIEN.

Je veux bien. Pourquoi?

MARGUERITE.

Pour cela. (Elle lui prend la main.) Je veux encore vous voir. Voulez-vous bien? Je le dirai à maman. Vous êtes gentil, gentil! Vous avez sauvé mon frère. (Elle lui met un bras autour du cou et l'embrasse.) Et maman vous embrassera aussi. (Elle pleure et revient au petit Léon, emmailloté dans le châle de la bonne.) Rentrons vite, maintenant.

JULIETTE.

Qu'est-ce que maman va dire?

MARGUERITE.

Que tu es une méchante. Puisque tu ne jouais pas, il fallait veiller sur Léon.

JULIETTE, pleurant.

Il est tombé; je ne l'ai pas poussé.

MARGUERITE.

Et tu ne dis seulement pas merci au petit garçon, mauvaise.

JULIETTE, pleurant, va à Julien.

Merci!

(Elle lui donne la main.)

JULIEN.

Ce n'est rien, mademoiselle.

MARGUERITE, en partant, à Julien.

Vous viendrez demain, bien sûr, n'est-ce pas?

JULIEN.

Oui, mademoiselle.

(La bonne, Marguerite, Juliette et Léon, ce dernier porté par la bonne, sortent.)

SCÈNE VI

THÉRÈSE, assise, JULIEN.

THÉRÈSE.

Allez chez vous, maintenant; vous êtes tout mouillé.

JULIEN.

Oui, je m'en vais. Mais vous?

THÉRÈSE, prête à pleurer.

J'attendrai encore un peu, pour voir.

JULIEN.

Levez-vous ; essayez. Il n'y a pas loin jusqu'à votre maison. Reposez-vous sur mon épaule. Là, comme ça ! Il y a un banc, là-bas, vous pourrez vous asseoir un moment. Vous verrez, ça ira.

THÉRÈSE, boitant.

Oh ! j'ai bien mal !

JULIEN.

Ce ne sera rien... Appuyez-vous bien. Pensez comme votre mère sera contente de vous revoir.

(Ils sortent.)

TROUBLE
AU VILLAGE

PERSONNAGES:

LOUIS URBAIN

AUGUSTE

JACQUES

ÉMILE

JULIE

ÉCOLIERS

JEANNE

ROSE

PAYSANS ET PAYSANNES, ETC.



TROUBLE AU VILLAGE

La place publique d'un village ; plusieurs chemins y aboutissent. Vers la droite, une vieille fontaine, dont l'eau coule dans une vasque en pierre, et qui est surélevée sur des marches rustiques. Maisons simples, sur un alignement de fantaisie, composées d'un rez-de-chaussée ou d'un rez-de-chaussée surmonté d'un étage. La grande route traverse la scène au fond, qui est fermé par une métairie ombragée de grands arbres.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, ÉMILE arrivent sur la place.

JULIE.

Vous viendrez me chercher à 11 heures et demie, quand l'école sera finie ?

ÉMILE.

Oui ; mais il n'est pas encore temps d'entrer.

JULIE.

Eh bien, venez me conduire. Vous savez bien que maman l'a dit, qu'il fallait toujours me conduire et venir me chercher.

ÉMILE.

J'ai soif; je vais boire à la fontaine.

(Il boit au jet d'eau.)

JULIE.

Croyez-vous que les voleurs sont encore dans le village?

ÉMILE.

Oh! comme tu sais dire des sottises! Les voleurs sont partis, tiens! tout de suite. Ils sont déjà bien loin, dans les bois, pour cacher ce qu'ils ont volé chez M. le bourgmestre.

JULIE.

Beaucoup, ils ont volé, Émile?

ÉMILE.

Tout, tout ce qu'ils ont pu prendre, une pendule, une montre, de l'argent, de la viande, des habits, tout, tout...

JULIE.

Et le petit chien?

ÉMILE.

Ils l'ont étranglé, tiens! Un petit chien comme ça!...

JULIE.

Oh! il faut être bien méchant!

ÉMILE, fâché.

Tiens, maintenant! Tu sais bien ce que papa a dit, n'est-ce pas? S'ils n'avaient pas fait mourir le petit chien, le petit chien aurait aboyé, et les voleurs n'auraient pas pu voler...

(Ils s'éloignent à droite.)

JULIE.

Il aurait eu bien raison, le petit chien, d'aboyer. Je te dis que les voleurs sont des méchants.

SCÈNE II

Les Mêmes, AUGUSTE et JACQUES.

AUGUSTE.

Emile, attendez donc; nous allons ensemble.

ÉMILE.

Je vais conduire ma sœur Julie.

JACQUES.

Attendez; il n'est pas l'heure. Je viens de voir l'instituteur près de chez M. le bourgmestre. Vous savez qu'on a volé.

ÉMILE.

Je l'ai su avant vous. Notre maison est là tout près.

AUGUSTE.

Est-ce vrai qu'ils ont battu M. le bourgmestre?

JULIE.

Mais non, c'est le petit chien, pour qu'il n'aboye pas : ils l'ont étranglé. Ce sont de vilaines gens.

JACQUES.

Comment sont-ils entrés?

ÉMILE.

Tiens, par le jardin, au-dessus des murailles; et ils

ont ouvert une fenêtre, et ils sont entrés, et ils ont mangé dans la maison.

AUGUSTE.

Alors, ils étaient beaucoup?

JULIE.

Ça, on ne le sait pas, n'est-ce pas, Émile?

ÉMILE.

On dit : les voleurs; on ne dit pas combien. Un tout seul n'oserait pas entrer ainsi la nuit dans la maison du bourgmestre.

JULIE.

Émile, venez me conduire : il est temps.

JACQUES.

Allons tous ensemble... Alors, le bourgmestre s'est mis en colère, quand il a vu qu'on lui avait pris tant de choses...

AUGUSTE.

Ça, tu penses bien...

(Ils sortent.)

SCÈNE III

ROSE, venant de la droite, une petite fille à la main; JEANNE, venant de la gauche, conduisant également un enfant et portant un seau.

ROSE.

Allez et soyez bien sage... Tenez, voilà Adolphine qui va aussi à l'école : vous irez ensemble.


MICHELET, SC.
Am. Lynen,

JEANNE.

C'est ça, en vous tenant par la main, comme deux gentilles petites mamans.

(Les enfants sortent à droite.)

JEANNE, les mains sur les hanches, après avoir déposé son seau près de la fontaine.

Eh bien, en voilà une affaire!

ROSE.

Ce vol, n'est-ce pas?

JEANNE.

Il n'y a plus moyen d'être tranquille, de dormir la nuit après avoir bien travaillé dans la journée. Voilà maintenant les voleurs qui vont se mettre à faire leurs mauvais coups dans les pauvres villages!

ROSE.

Oh! ils ne viendront pas tracasser des paysans comme nous; ils ont été tout droit chez le bourgmestre. Ce sont des malins...

JEANNE.

On ne dit pas si on les trouvera... Il n'y a pas de nouvelles?

ROSE.

Je n'ai rien entendu. Tout le village est en l'air. Ils sont partis à une demi-douzaine pour faire une battue

dans le bois, avec des fusils et des fourches. Quelle affaire! On pourrait encore bien attraper un mauvais coup en poursuivant ces vagabonds. J'ai voulu retenir mon homme; il m'a envoyée promener. — Si c'étaient nous les volés, m'a-t-il dit, tu serais bien contente que les voisins fassent (1) ce que je vais faire. Et il est parti... Je suis dans des transes!...

JEANNE, emplissant son seau à la fontaine.

Ça se comprend. Les hommes, on ne peut pas les empêcher de se mêler de tout. Un coup de fusil est bientôt tiré, et ça vous tue raide...

ROSE.

Taisez-vous; j'en ai la chair de poule. Si je m'écoutais, je pleurerais comme un veau.

JEANNE.

Allons! allons! tout ira bien.

ROSE.

Je vas traire ma vache et donner à manger aux poules. Tout de même les bêtes doivent être soignées.

JEANNE.

Quand votre homme rentrera, accourez me raconter ce qu'il a fait.

(1) Un français plus correct paraîtrait prétentieux dans la bouche d'une paysanne.

ROSE.

Bien sûr que j'accourrai.

(Elles rentrent chez elles.)

SCÈNE IV

UN HOMME vient de la gauche, par le grand chemin qui est au fond de la place. Il est exténué et marche avec grande difficulté. Ses habits d'ouvrier sont poussiéreux. Il s'appuie sur un bâton ; il est nu-tête ; il porte son chapeau à la main.

L'HOMME.

Je n'en puis plus ; je voudrais m'asseoir et dormir un moment... Je suis à bout de forces. (Il descend lentement.) Ah ! voilà au moins de l'eau ! (Il monte les degrés de la fontaine et boit dans le creux de ses mains, longuement.) Ah ! quel bien cela fait !... Si maintenant j'avais un chiquet de pain... Mais je n'ai plus un sou, plus un centime. Il faudra donc mendier... Sinon, je n'arriverai jamais, et mon pauvre père qui va mourir. Ah ! c'est trop bête d'avoir de la honte dans des moments pareils ! Tendre la main quand on a faim, ce n'est pas un crime... (Il est au milieu de la scène ; il s'appuie sur son bâton, comme un vieillard.) Je suis à bout de forces... Je n'ai pas le courage de demander... Si je pouvais dormir pendant une heure !... (Il regarde autour de lui.) Ça me ferait tant de bien !... Marcher depuis hier matin, et toute la nuit, et toute cette matinée, c'est trop... Une heure de repos, sans cela je tomberai sur la route et ne me relèverai plus... Ah ! sur ces marches... (Il s'assied, lentement, puis se laisse aller en arrière et se couvre le visage avec son chapeau.) Là !... Dans une heure je me remettrai en route.

SCÈNE V

L'HOMME, couché. ROSE, sortant de chez elle et portant un seau ; elle va vers la fontaine.

ROSE, apercevant l'homme.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là!... Il m'a fait peur!... Pourquoi cache-t-il son visage ?... Est-ce qu'il dort, ou est-ce qu'il fait semblant de dormir? (Elle se penche sur lui.) On croirait quasiment qu'il est mort. (Elle se recule vivement.) Je vais chercher Jeanne.

(Elle va frapper à la porte de gauche.)

SCÈNE VI

JEANNE, ROSE et L'HOMME, endormi.

ROSE, à demi-voix.

Venez donc vite voir...

JEANNE.

Quoi?

ROSE.

Là, couché...

JEANNE.

Un mendiant.

ROSE.

Je n'en sais rien. Peut-être pire. Il fait peut-être semblant de dormir. Peut-être qu'il sait que nos hommes ne sont pas à la maison.

JEANNE.

Vous ne voulez pas dire que c'est un voleur!

ROSE.

Regardez-le. Est-ce que les honnêtes gens vont ainsi dormir en pleine rue sur la pierre? Bien sûr qu'il veut faire un mauvais coup.

JEANNE.

Eh bien, rentrons, et fermons nos portes.

ROSE, plus bas.

Une idée!

JEANNE.

Quelle idée?

ROSE.

Mettons-nous à une demi-douzaine et lions-lui les bras et les jambes.

JEANNE.

Et puis?

ROSE.

Et puis! On verra. On le conduira à la maison communale.

JEANNE.

Je veux bien. Mais nous devons être au moins six.

ROSE.

Allez par là; j'irai par ici...

(Jeux de scène muets. Jeanne et Rose vont frapper aux portes; les femmes sortent; on leur dit quelques mots à voix basse. Quand elles sont six ou sept, elles se réunissent.)

JEANNE.

Il faudrait une bonne corde.

UNE FEMME.

J'en ai une grosse. Je vais la chercher.

(Elle entre chez elle.)

ROSE.

Est-ce qu'il n'a pas fait un mouvement? S'il allait s'éveiller !

UNE FEMME.

Taisons-nous. Moi, j'ai le corps tout tremblant.

UNE AUTRE FEMME.

Bien sûr que c'est un voleur...

ROSE.

Peut-être un de ceux-là qui ont volé cette nuit chez le bourgmestre.

UNE FEMME.

Oui, oui, c'est ça.

UNE AUTRE FEMME.

Il en a bien l'air... Il faut être un brigand pour se coucher là, en plein jour...

LA FEMME, revenant.

Tenez; voilà la corde.

JEANNE.

Nous allons le ficeler. Faisons tout doucement, de peur de l'éveiller.

UNE FEMME.

Moi, je ne sens plus mes jambes...

(Jeux de scène muets. Elles s'approchent en s'encourageant du geste. Lorsqu'elles arrivent tout près de la fontaine, l'homme fait un mouvement et elles se sauvent à droite et à gauche.)

ROSE, revenant et les appelant.

Allons, vous êtes comme des enfants. Il dort toujours. Donnez-moi la corde.

JEANNE.

Liez-lui les jambes.

ROSE.

Aidez-moi.

(Elles passent la corde, bien doucement, deux ou trois fois autour des jambes de l'homme, puis la nouent étroitement.)

JEANNE.

Là! Nous le tenons.

UNE FEMME.

Éveillons-le maintenant. (Toutes ensemble.) Hai! l'homme!... Allons, allons, levez-vous... Montrez votre visage... Qu'est-ce que vous faites-là?... Qui êtes-vous?

(On ôte son chapeau de dessus son visage.)

JEANNE.

Eh! qu'il est blanc! On dirait quasi qu'il est mort...

L'HOMME, s'éveillant.

Qu'est-ce qu'il y a? (Il se met sur un coude.) Que me voulez-

vous? Pourquoi ne me laissez-vous pas dormir? Cela me faisait tant de bien!

ROSE.

Qu'est-ce que vous faites ici?

L'HOMME.

Vous le voyez bien, je me repose et je dors.

UNE FEMME.

Oui, oui, en attendant la nuit, pour faire du mal.

L'HOMME.

Non. Je partirai tout à l'heure. Je suis trop fatigué; je ne peux plus marcher. Et j'ai faim, grand' faim...

ROSE.

C'est un menteur! Je suis sûre que c'est un des voleurs de cette nuit.

L'HOMME.

Moi, un voleur!

(Il veut se lever et s'aperçoit qu'il a les jambes liées.)

UNE FEMME.

Nous allons vous conduire au bourgmestre. C'est lui qu'on a volé et il vous fera bien parler. Allons, venez, brigand.

ROSE.

En route, coquin!

(Elles l'aident à se lever.)

JEANNE.

Il faudra bien qu'il marche, le scélérat. Tu passeras ta vie en prison, et tu l'auras bien mérité. En route! En route!...

L'HOMME, debout.

Comment voulez-vous que je marche avec les jambes liées?

UNE FEMME.

Tiens! c'est vrai, ça!

ROSE.

Eh bien, lions-lui les bras, ôtons-lui la corde des jambes et il marchera.

LES FEMMES.

Oui, c'est ça!

(Les femmes le tiennent pendant qu'on lui lie les bras derrière le dos.)

JEANNE.

Là! Et maintenant, chez le bourgmestre...

L'HOMME, d'une voix épuisée.

Je ne pourrai jamais... Non, c'est fini, les jambes n'en veulent plus. Laissez-moi mourir ici.

ROSE.

Eh! dites donc, l'homme, pas de bêtise... Tenez-vous droit.

L'HOMME.

Je vous dis que... je meurs de... de faim et de

fatigue. Vous feriez mieux de me donner un morceau de pain que de me conduire en prison... Laissez-moi me rasseoir, ou je vais tomber.

JEANNE.

Si c'était vrai, pourtant!...

UNE FEMME.

Bah! maintenant que nous le tenons, il ne s'échappera pas. Il faut lui donner à manger.

(Elles le rasseient et une d'elles va chercher du pain.)

ROSE.

D'où venez-vous?

L'HOMME.

J'ai marché toute la journée d'hier et toute la nuit. Je vais voir mon père, à trois lieues d'ici. On m'a écrit qu'il allait mourir et je n'avais pas d'argent pour prendre le chemin de fer, pas d'argent pour manger sur ma route...

JEANNE.

C'est-y possible!

UNE FEMME.

Est-ce que vous ne mentez pas?

L'HOMME.

Je me nomme Louis Urbain; je suis terrassier. Ah! c'est fini... Je meurs.

(Il tombe en arrière sur les degrés de la fontaine.)

JEANNE.

Vite, un peu de vinaigre ou du genièvre. Voilà le pauvre homme sans connaissance.

(Les femmes courent chez elles ; Rose et Jeanne sont penchées sur l'homme et soutiennent sa tête.)

ROSE.

Quelle affaire! Et nous qui l'avons pris pour un brigand! Le pauvre diable!

JEANNE.

Voilà ce que c'est que d'avoir peur!

(Les femmes reviennent ; on fait boire l'homme, qui reprend peu à peu connaissance. Puis on lui donne à manger.)

UNE FEMME.

Allez tout doucement, pour ne pas vous faire du mal.

L'HOMME, mangeant.

Oh! c'est bon!... Oh!... si j'avais eu ça tantôt, j'aurais pu continuer mon chemin. Je vous remercie... Avec ça... j'aurai la force... Je verrai peut-être encore... mon pauvre vieux père... vivant. Merci, merci!... Vous êtes de bonnes créatures... (Il pleure en continuant de manger et il parle avec des sanglots.) J'avais pourtant deux ou trois francs... mais j'ai tout donné à ma femme, pour les enfants... J'espérais trouver un morceau de pain sur ma route ; je croyais même arriver près du père sans avoir faim... Je suis fort, voyez-vous, et il me paraissait que j'aurais pu marcher pendant huit jours. Je suis arrivé ici... il n'y avait plus que trois lieues... J'ai

voulu me reposer une heure, et voilà!... Maintenant, je n'ai plus de jambes... La fatigue me les a cassées... Et le pauvre père qui sera peut-être mort...

JEANNE.

Ne pleurez pas ainsi... On vous aidera... Vous arriverez encore à temps.

ROSE.

On le conduira dans une charrette.

LES FEMMES.

Oui, oui, c'est ça...

SCÈNE VII

LES MÊMES; plusieurs ENFANTS, accourant.

LES ENFANTS.

Les voleurs sont pris... Les voleurs sont pris... On les conduit en prison.

ROSE.

Qui vous a dit ça?

UN ENFANT.

Nous les avons vus en sortant de l'école

ÉMILE.

Et le bourgmestre était là...

JEANNE.

Où les a-t-on pris?

JACQUES.

Dans le bois, pas loin d'ici. Ils ont bien couru pour se sauver. Mais on leur a tiré des coups de fusil...

AUGUSTE.

Un est blessé à la jambe... (Apercevant l'homme qui mange.) Est-ce que celui-ci, c'est encore un?

ROSE.

Non... le pauvre homme! Voyez comme il a faim. Si ça ne fendrait pas le cœur, rien que de le regarder!

L'HOMME.

Oh! c'est bon! c'est bon! Ça fait du bien! Comme je vais marcher, maintenant! (Il se lève.) Plus que trois lieues : c'est une promenade! (Il fait quelques pas.) Les jambes sont un peu rouillées. (Avec désespoir.) Non, non, je ne peux pas, je ne peux pas...

JEANNE, le soutenant.

Nos hommes vont revenir; nous vous ferons conduire en charrette. Venez vous reposer un moment...

ROSE.

Il faut lui faire une bonne jatte de café.

JEANNE.

Oui, c'est ça! Il en sera tout ravigoté. Venez, brave homme. Avant que quatre heures soient sonnées, vous verrez votre père.

L'HOMME.

Comme vous êtes bonnes, toutes! Qu'est-ce que je pourrai faire pour vous remercier?

ROSE.

Rien du tout, donc ! Est-ce qu'il ne faut pas soulager ses pareils, quand on le peut ? Donnez-moi votre bras, par ici. Allons, tout doucement...

(Soutenu des deux côtés par Jeanne et Rose, l'homme entre dans la maison de Jeanne.)

UNE DES FEMMES.

En voilà des affaires ! On en parlera pendant quinze jours.

ONCLE PIERRE

PERSONNAGES :

ONCLE PIERRE, 67 ANS

MARIE, sa bonne, 48 ANS

ADÈLE, 13 ANS	Petites-nièces
ANTOINETTE, 10 ANS	

UN TÉLÉGRAPHISTE



ONCLE PIERRE

La pièce commune d'une maison de petit rentier, au village. Grande cheminée flamande à droite. Une table carrée en chêne, au milieu. De vieilles chaises. Une horloge dans sa gaine sculptée. Un bahut. Une crédence sur laquelle sont rangés des objets en vieille faïence. Une croisée carrée à droite, au fond ; la porte d'entrée à gauche, également au fond. A gauche, au milieu du panneau, autre porte.

SCÈNE PREMIÈRE

ONCLE PIERRE, MARIE.

Oncle Pierre est assis à la table couverte d'une nappe à carreaux bleus et blancs. Il achève de dîner. Marie commence à desservir.

ONCLE PIERRE, se levant avec lenteur.

Allons, me voilà encore plus vieux d'un repas.
Donnez-moi mon bâton, Marie.

MARIE, lui apportant son bâton.

Vous allez faire votre petite promenade?

ONCLE PIERRE.

Parfaitement. Je la ferai petite parce que je ne peux plus la faire grande. Quand je pense qu'il y a quelques années, deux lieues à pied ne m'effrayaient pas. Ah! je deviens bien patraque... Je vais m'asseoir au jardin, au soleil, et me réchauffer, si c'est possible.

MARIE.

Si c'est possible! Mais vous vous réchaufferez bien sûr. Par un temps pareil, au mois de juillet!

ONCLE PIERRE.

Parfaitement. Maintenant, il fait quasiment toujours froid. De mon temps, les saisons étaient bien coupées et régulières : il chauffait ferme en été et il gelait en hiver, parfaitement.

MARIE.

Pourtant, le froment et les poires mûrissent, monsieur. Et l'hiver passé, on a patiné sur le canal.

ONCLE PIERRE, grognon.

Et le raisin, est-ce qu'il mûrit? Et les pêches, et les abricots, en mangeons-nous encore? Je vous dis que tout va de mal en pis. Et ce n'est pas étonnant, avec leurs inventions : les chemins de fer, le télégraphe, la lumière électrique, et ceci, et cela, et des canons comme des maisons, et des bateaux comme des villes! Ça n'est bon qu'à bouleverser les affaires, à les mettre sens dessus dessous. Qu'est-ce que nous avons besoin de toutes ces nouveautés? On vivait très bien, il y a cinquante ans, sans faire dix lieues à l'heure et sans ces ma-

chines à vapeur qui remplissent l'air de fumée puante. Moi, par exemple, est-ce que j'ai eu besoin du chemin de fer pour aller avec mes ouvriers faire des briques dans les pays allemands et gagner quelques sous pour mes vieux jours?

MARIE.

Oh! pou ça, mossieu, je n' dis pas...

ONCLE PIERRE.

Est-ce que je ne vous lis pas le journal? Est-ce que tous les jours ce n'est pas une invention capable de vous mettre la tête à l'envers? Est-ce qu'ils ne vont pas maintenant faire un tunnel sous la mer entre la France et l'Angleterre? Sous la mer! oui, Marie. On va creuser sous la mer un corridor où les trains de chemin de fer passeront, pendant que les vaisseaux à vapeur iront sur l'eau.

MARIE.

Est-y bien possible?

ONCLE PIERRE.

Parfaitement, puisque c'est imprimé! Et les Américains, avec leur manie de déplacer les maisons sur des roulettes, comme si c'étaient de simples chariots! Tout le monde devient fou; un jour la terre sautera avec ce qu'il y a dessus. Ils ont des engins, qu'on appelle je ne sais plus comment, des noms qu'on ne retient pas, des choses chimiques qui tuent en un rien de temps une centaine d'hommes, comme si c'étaient des mouches ..

MARIE.

Est-ce que c'est bien vrai, tout ça?

ONCLE PIERRE, qui allait sortir, revient.

Puisque je vous dis que c'est imprimé, têtue! A la dernière guerre, est-ce qu'on ne tuait pas les soldats sans seulement qu'ils aient vu la fumée du canon? Ça finira mal, c'est sûr. Avec leurs ingrédients chimiques, on ne peut plus se fier à rien... On n'osera bientôt plus sortir de sa maison... Et les empoisonnements, et les faux poids, et les bières falsifiées, et les vins faits sans raisin, et le café fabriqué, et les vieilles pommes de terre rajeunies, et le beurre mélangé de graisse, et la terre qu'on vend pour de la chicorée... ouf!... tout, tout, tout, Marie, tout est mauvais...

MARIE.

Faut-y croire ces horreurs-là?

ONCLE PIERRE, frappant les dalles de son bâton.

Je... vous... dis... que... c'est imprimé, mille trompettes à piston! Imprimé, vous entendez? Est-ce qu'on imprimerait des choses qui ne sont pas vraies? Ça, ce sera le dernier, vous pensez bien. Je suis trop vieux pour le voir, Marie, mais il viendra un temps, vous dis-je, où l'on regrettera la vieille manière de vivre, qui était la bonne, chacun travaillant honnêtement dans son petit coin, sans songer à courir le monde. On se souviendra que pierre qui roule n'amasse pas mousse, parfaitement.


AM. LYNEN.
MICHELET, SC.

MARIE.

Vous avez pourtant été dans les pays allemands, mossieu.

ONCLE PIERRE.

Parfaitement; à cinquante lieues d'ici; la belle affaire! En dix étapes, j'y étais; j'aurais pu y être en cinq jours, parfaitement. Donnez-moi ma pipe, que j'allais oublier. Oui, oui, Marie, tout va mal, et ce n'est pas fini. On ne s'arrêtera qu'au moment de faire la culbute.

(Il sort.)

SCÈNE II

MARIE, continuant de desservir.

Le v'là comme il est! Y faut toujours qu'y bougonne. Ça, c'est mauvais, et souci, c'est pire. Si je l'écoutais, je ne mettrais plus le nez hors de mes couvertures. Et y croit tout!... Non, c'est pourtant trop fort, un corridor sous la mer!... Y faut bien que les journalisses mettent quéque chose dans leurs gazettes!... Mais tout ça, c'est des bêtises. Parce que M. Pierre vieillit, y n' trouve plus rien de bon. Sa maladie, c'est ses septante-six ans, ni pu, ni moins. Y gnia cinquante ans, y n' trouvait pas qu'y faisait froed au mois de juillet. (Elle met du café dans le moulin et le moud.) Y m' prend pour une bête, parce que je n' sais pas lire. Pourquoé faire, lire? Puisqu'y lit pour mi!... Ça n'empêche que quand je dois aller à la ville, je suis bien contente de prende le chemin de fer. Et quand M. Pierre a hérité l'année

passée de son cousin d' Mons, y n'a pas dit que l' télégraphe lui donnait la nouvelle trop vite. S'il avait seulmin trente ans, y trouverait tout très bien. (On frappe à la porte.) Allons, c'est probable encore un mendiant!... Y gn'en a pourtant plus autant que dans le temps passé. (On frappe encore.) J'y vas, j'y vas. Est-y pressé, donc, c' gaillard-là! (Elle ouvre.) Hai! qui va là, miséricorde! C'est nos petites nièces Adèle et Antoinette. Entrez, mes enfants, entrez. Venez vous asseoir.

(Elle les embrasse.)

SCÈNE III

MARIE, ANTOINETTE et ADÈLE.

MARIE.

Mettez-vous là. Voyez comme elles ont chaud! Comme la sueur coule de leurs visages! Ah! c'est qu'elles n'ont pas septante-six ans, comme leur grandoncle, n'est-ce pas, petites filles? Et quelle poussière! Vous êtes donc venues su vos pauv' petits pieds?

(Elle leur essuie le visage et époussette les souliers.)

ADÈLE.

Oui, Marie.

MARIE.

Une grosse heure de chemin! Si c'est raisonnape, je vous l' demande. Et toutes seules?

ADÈLE.

Oui, Marie.

MARIE.

Ça n'a pas de bon sens. Est-ce que vot' maman est sotte? Y gnia de quoé gagner éne maladie. Pourquoé n'est-elle pas venue avec vous?

ANTOINETTE, pleurant.

Papa est malade dans son lit.

MARIE.

Miséricorde! Y n' faut pas pleurer, m' fie. Allons, allons, ce ne sera rien. Vot' papa guérira. Qu'est-ce qu'il a, vot' papa?

ADÈLE.

Il a été brûlé par la vapeur, à la fabrique où il est contremaître.

MARIE.

Est-ce possipe? A la fabrique! Quelle affaire! Et vous êtes venues le dire à vot' grand-oncle?

ADÈLE.

Oui, j'ai une lettre de maman.

MARIE.

Bon! Vous li donnerez tout à l'heure. En attendant, vous mangerez une tartine et vous boirez une tasse de afé, m' chères petites. Venir à pied, de si loin, avec de petits pieds comme ça, quand y gnia le chemin de fer.

ADÈLE.

C'est que...

MARIE.

Quoi donc, Adèle?...

ADÈLE, pleurant aussi.

Nous n'avons plus d'argent à la maison.

MARIE.

Miséricorde !

ADÈLE.

Il y a trois semaines que papa est au lit.

MARIE.

Et vous n'avez rien dit? Pourquoé vot' maman n'a-t-elle pas écrit?

ADÈLE.

Elle n'a pas osé. Oncle Pierre n'est pas content que papa est dans une fabrique, vous le savez bien, Marie.

MARIE.

C'est vrai, c'est vrai. (Elle leur donne le café et coupe des tartines.) Quelle affaire ! Oui, oui, je comprends. Les fabriques avec de la vapeur, M. Pierre n'aime pas ça. Quelle affaire ! Bah ! Bah ! quand il aura un peu grondé, y sera raisonnape.

ADÈLE, se levant.

Croyez-vous qu'il va gronder?

ANTOINETTE, se levant aussi.

Allons-nous-en, Adèle... Moi, j'ai peur... Retournons à la maison.

MARIE, les forçant à se rasseoir.

Mais non, mais non. Vous avez l' temps. L'oncle n'est pas encore là. Mangez d'abord, mangez une bonne tartine, et puis nous verrons. Y n'est pas mé-

chant, vot' oncle; y n'est qu'un peu comme ça,... drôle... avec ses idées... et un peu avare... Mais c'est tout. Y vous aime bien. Et le pauv' papa, il est bien brûlé, bien fort?

ADÈLE.

Oui; un bras et une jambe, et un peu à la figure. Il faudra trois mois pour le guérir, et pendant ce temps-là il ne pourra pas travailler. C'est pour ça que maman a écrit à oncle Pierre.

MARIE, *suffoquée.*

Ah! Sapristi!... Ça, c'est une mauvaise affaire!

ADÈLE, *effrayée.*

Vous voyez bien, il va gronder. Laissez-nous partir, Marie : il lira tout de même la lettre de maman.

MARIE.

Mais non, mais non. Si vous partez ainsi, sans lui dire bonjour, y sera encore bien plus fâché. Y vaut mieux rester; y vous aime bien... S'y gronde, ça ne fera que passer, comme un orage... Là! Essuyez vos yeux, qu'y ne voie pas que vous avez pleuré. Y n'aime pas qu'on pleure, vot' grand-oncle.

ANTOINETTE.

Pourtant, s'il gronde, Marie!

MARIE.

Eh bien, vous me regarderez, ou vous tâcherez de penser à aut' chose. Quand y sera fatigué, y s' taira. Nous verrons bien; c'est que je suis là, moi aussi! (*Les enfants, rassurées à demi, continuent de manger.*) Je n'en ai pas

peur, moi, de l'oncle Pierre. Je l' connais bien, pardi! y gnia quasimin vingt-cinq ans que je suis sa servante.

SCÈNE IV

Les Mêmes, ONCLE PIERRE.

MARIE.

Le v'ci qui revient. Mangez toujours. Et quand y sera là, levez-vous pour l'embrasser...

ONCLE PIERRE.

Hé! c'est les petites-nièces, Adèle et Antoinette. Vous venez d'arriver?

ADÈLE et ANTOINETTE.

Oui, oncle Pierre.

(Il se baisse et elles l'embrassent.)

ONCLE PIERRE.

Hein! sont-elles roses, Marie! C'est comme des fleurs, parfaitement.

MARIE.

Oui, oui, c'est des jolies petites filles. Et elles sont bonnes aussi, ce qui vaut core mieux, mossieu... Et elles sont venues à pied, toutes seules.

ONCLE PIERRE, assis, son bâton entre les jambes.

Ah! ah! Voyez-vous ça!... A leur âge!... Et quelles nouvelles, mes enfants? Vous allez toujours à l'école?

ADÈLE.

Oui, oncle Pierre.

ONCLE PIERRE.

Parfaitement. Et votre maman se porte bien? Et votre papa aussi?

ADÈLE.

Maman, oui...

ANTOINETTE.

Mais papa est brûlé...

ADÈLE, très vite.

A la fabrique... Voilà une lettre de maman.

ONCLE PIERRE, très sérieux.

Ah! (Il regarde Marie.) Brûlé à la fabrique... Comment ça?

ADÈLE.

Par, par... la vapeur, oncle Pierre.

ONCLE PIERRE, regardant Marie.

Par la vapeur, Marie, vous entendez. S'il n'y avait pas de machines à vapeur, mon neveu n'aurait pas été brûlé... hum!... Voyons ce qu'elle dit, la lettre de votre maman.

(Il lit.)

« Cher oncle Pierre,

» J'espère que votre santé est toujours bonne et que vous avez toujours bon appétit. La nôtre serait fort bonne aussi, malheureusement Jacques est au lit depuis trois semaines... »

(Il regarde Marie par-dessus ses lunettes, sans parler, puis reprend sa lecture.)

« ... Depuis trois semaines, à cause d'un accident qu'il y a eu à la chaudière de la fabrique et qui lui a brûlé un bras et une jambe. Je ne parle pas de la brû-

lure au visage qui est déjà guérie, mais les brûlures au bras et à la jambe sont graves, a dit le médecin, et il faudra bien trois mois pour les guérir. C'est pour vous dire, cher oncle Pierre, que nous sommes un peu gênés à cause de ce malheur, et je vous envoie vos deux petites-nièces pour vous apprendre ces tristes choses. La société de la fabrique nous aide bien un peu et nous avons le médecin et les médicaments pour rien; mais ce n'est pas assez, oncle Pierre, pour nourrir une famille de six personnes en comptant nos deux petits garçons. Voilà notre position, et si nous faisons des dettes il nous faudra des années pour nous remettre. Si vous pouviez nous faire une petite avance, un prêt d'une petite somme, nous vous serions bien reconnaissants, et les petites pourraient rapporter votre secours, et nous vous rendrions la chose par petits acomptes, comme nous pourrions, cher oncle Pierre. Voilà notre position, et j'espère que vous serez assez généreux pour entendre notre appel. Et comme un malheur ne vient jamais sans queue, c'est justement demain que nous devons payer notre loyer. Vous voyez, cher oncle Pierre, que je ne vous écris pas sans raison, et que nous avons bien besoin de vous. Nous vous embrassons, Jacques, les enfants et moi, et faisons des vœux pour que vous restiez encore de longues années en bonne santé.

» Votre nièce respectueuse,

» ADOLPHINE GÉRIMONT. »

(L'oncle Pierre plie lentement la lettre et ôte ses lunettes, puis les remet; puis il regarde Marie et pousse un gros soupir.)

Je l'avais dit, parfaitement; je l'ai averti : il n'a pas voulu m'écouter. Et maintenant le voilà au lit, parfaitement, pour trois mois!... Et c'est moi, moi qui ai toujours dit pis que pendre de la vapeur et des machines à vapeur, c'est moi qui dois lui venir en aide ! (Il se lève et dit d'une voix forte.) Ah ! ça, mais ils croient donc que j'ai mes caves pleines d'or, ces gens-là!...

ANTOINETTE, se jetant dans les bras de Marie.

Marie, prenez-moi...

MARIE.

Voilà que vous effrayez ces enfants... Voyez comme Adèle est rouge!

ONCLE PIERRE, frappant les dalles de son bâton.

Eh! c'est bon... Est-ce que c'est moi qui l'ai brûlé? Est-ce qu'il ne pouvait pas être prudent? Quand on a quatre enfants, on ne s'expose pas.

MARIE.

Pardi!... S'y s'expose, comme vous dites, mossieu, c'est pour faire vivre sa famille.

ONCLE PIERRE.

Oh! vous, vous les soutiendrez, c'est sûr. Ils me mettraient sur la paille que vous diriez encore *amen*. Parfaitement. Mais je ne suis pas disposé à me laisser plumer comme un imbécile... Brûlé!... la vapeur!... Pourquoi se trouvait-il là juste à point, aussi?

MARIE.

Dites tout de suite qu'il l'a fait exprès, le pauvre homme...

ADÈLE, timidement.

C'est vrai, oncle Pierre, papa l'a fait exprès.

ONCLE PIERRE.

Qu'est-ce que vous me chantez?

ADÈLE, prête à pleurer.

C'est pour sauver le mécanicien... qui... qui... Je ne sais pas dire... (Elle pleure.) Mais c'est vrai qu'il l'a fait exprès.

ONCLE PIERRE.

Parfaitement: il a une femme et quatre enfants à nourrir, et il n'y songe pas plus que moi à me jeter à l'eau. Une tête de fou! Qu'est-ce que ça me fait, à moi, le mécanicien? Est-ce que je le connais? Pourquoi se servir de la vapeur d'eau bouillante? De mon temps, on s'en passait, et tout n'en allait que mieux. Je le lui ai assez dit, à votre père, qu'il ne devait pas entrer là-dedans...

ADÈLE, timide.

Il a sauvé le mécanicien, oncle Pierre.

ONCLE PIERRE, fâché.

Je vous dis, parfaitement, que je ne le connais pas, le mécanicien... Mille trompettes!...

ANTOINETTE, se serrant contre sa sœur.

Allons-nous-en, Adèle...

MARIE.

Mais non, mais non, y n' faut pas vous en aller ainsi. Vot' oncle n'est pas méchant. (Oncle Pierre relit la

lettre pendant que Marie parle.) Y parle très haut, mais y n'est pas fâché; n'est-ce pas, mossieu? (Aux enfants.) Vot' papa est un brave homme, et il a bien fait de sauver le mécanicien. Vot' oncle l'aurait sauvé aussi, j'en suis sûre...

ONCLE PIERRE, en colère.

Non, je ne l'aurais pas sauvé. Ça n'est pas naturel de s'exposer ainsi pour les autres, et de se faire brûler plutôt que son voisin. Si mon neveu était resté bien tranquille, parfaitement, à son ouvrage, il n'aurait rien eu... Et le voilà maintenant dans son lit! Qui sait quand il en sortira... Et avec ça, la misère... parfaitement.

MARIE.

Eh bien, mossieu, vous les aiderez, et ça vous fera plaisir. Y vous rendront plus tard vot' argent : vous savez bien qu'y sont honnêtes.

ONCLE PIERRE.

Pourquoi ne m'a-t-il pas écouté? De l'argent ! vous en parlez à votre aise. Je n'en ai pas.

MARIE.

Une couple de cent francs, ce n'est pas une affaire...

ONCLE PIERRE.

Rien du tout! Je n'ai pas cinquante francs dans la maison. Vous, si on vous écoutait, il faudrait ôter de sa bouche le morceau de pain pour le donner aux autres, parfaitement. Je l'ai averti; je le lui ai assez dit : N'entrez pas là dedans, il vous en cuira. Et

j'avais raison, le voilà au lit pour trois mois... parfaitement.

MARIE.

Alors, ces enfants vont retourner à leur maison, comme ça, sans rien dans les mains ni dans les poches !

ONCLE PIERRE.

Je vous dis que je n'ai pas d'argent, entêtée !

MARIE, indignée, toute hors d'elle.

Eh bien, c'est bon !... On s'en passera, de vot' argent... Gardez-le, vot' argent, vous l'emporterez avec vous quand vous mourrez... C'est bien malin, ça !... C'est moi qui prêtera à vot' neveu... Oui, moi... toutes mes économies de quinze ans,... trois cents francs, que j'ai dans mon coffre... Attendez, petites fies, je vais descendre (Elle les embrasse) et vous aurez ce qu'y vous faut, et vous retournerez chez vot' maman en chemin de fer... Là !... (A l'oncle..) Gardez-le, vot' argent, puisque vous l'aimez tant.

(Elle sort vivement par la porte de gauche.)

SCÈNE V

ONCLE PIERRE, ADÈLE, ANTOINETTE.

Les deux enfants, effarouchées, se tiennent serrées l'une contre l'autre; observant l'oncle avec inquiétude. Oncle Pierre s'est tourné avec colère vers la porte par où Marie a disparu ; la stupéfaction l'a rendu muet. Tout à coup il jette son bâton loin de lui et il éclate.

ONCLE PIERRE.

Ah ! c'est ainsi ! Ah ! vous voulez prêter de l'argent

à mon neveu!... C'est ce que nous allons voir! (Il va vivement au bahut, dont il ouvre le tiroir en tremblant.) Je n'en veux pas, moi, de votre argent... Je ne serai pas la risée des gens,... qui diraient que ma servante entretient ma famille... parfaitement. Tenez, en voilà de l'argent, mille millions de trombonnes de cuivre! (Il met des billets dans les mains d'Adèle en les froissant avec fureur.) Je ne les compte pas, c'est pour vous; mettez-les dans votre poche... parfaitement... qu'on ne les voie pas.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIE, un sac de toile à la main.

MARIE.

V'là les trois cents francs, m' chéries... Dites à vot' maman qu'elle me les rindra quand elle pourra.

ONCLE PIERRE.

Reportez ça à votre chambre... Elles n'ont plus besoin de rien... Elles ont ce qu'il leur faut... parfaitement.

MARIE, stupéfaite.

Et vous disiez que vous n'aviez pas d'argent à la maison!

ONCLE PIERRE.

Je dis ce qui me plaît et je fais ce que je veux, parfaitement, entendez-vous? C'est moi le maître, et il ne me convient pas que vous prêtiez de l'argent à mon neveu. Reportez ce sac d'où il vient... parfaitement.

MARIE, défiante.

Avez-vous donné assez, au moins?

(Elle pose son sac sur la table et regarde les billets de banque.)

ONCLE PIERRE.

Eh! puisque vous ne savez pas lire!... Oui, qu'il y a assez!... (Il prend les billets, les déplie et compte.) Un, deux, trois, quatre de cent francs; deux de cinquante; un de vingt: cinq cent vingt francs, parfaitement. (Se calmant subitement.) Tant que ça! C'est trop!... Je vais leur donner cent francs...

MARIE, résolue.

Alors, elles prendront mon sac...

ONCLE PIERRE, se fâchant.

Rien du tout... Tenez, voilà les trois cents francs. Il faut bien que je garde quelque chose à la maison... (On frappe à la porte d'entrée.) Quelqu'un, Marie... Vite, cachez tout ça: il ne faut pas attirer les voleurs... (Marie met son sac sur le bahut, derrière des poteries; l'oncle empoche ses billets.) Là, parfaitement! allez voir maintenant qui frappe.

SCÈNE VII

LES MÊMES, un TÉLÉGRAPHISTE.

MARIE.

Qu'est-ce que vous demandez, petit?

LE TÉLÉGRAPHISTE.

M. Pierre Gérimont.

ONCLE PIERRE.

Qu'est-ce que vous lui voulez? C'est moi.

LE TÉLÉGRAPHISTE.

C'est un télégramme pour vous, monsieur.

ONCLE PIERRE.

Ah! et qu'est-ce qu'il dit?

LE TÉLÉGRAPHISTE.

Je ne sais pas, monsieur. Le voici... Il faudrait signer le reçu.

ONCLE PIERRE.

Signer le reçu... Parfaitement! Donnez la plume et l'encre, Marie. (Il signe.) Voilà... Bonjour, mon garçon. (Le télégraphiste sort.) Qu'est-ce que ça veut dire? D'où vient cette dépêche, adressée à moi?

MARIE.

Ouvrez-la, mossieu, vous le saurez.

ONCLE PIERRE.

Tiens, c'est vrai. (Il ouvre.) C'est imprimé en bleu. Voyons. (Il lit.)

« Oncle Pierre, une bonne nouvelle: on vient de me rendre de l'argent qu'on me devait. Merci de votre générosité: je n'ai plus besoin de rien. Renvoyez les petites par le chemin de fer, s'il vous plaît. Nous vous embrassons.

» ADOLPHINE. »

ADÈLE.

C'est de maman, oncle Pierre.

ONCLE PIERRE, très satisfait.

Parfaitement. Parbleu! oui, c'est de votre maman... de qui serait-ce? C'est une brave femme, votre maman, de m'écrire ça... Hein, Marie, c'est gentil ça... (Il lit.) « Je n'ai plus besoin de rien. » C'est bien dit, ça s'entend tout de suite, parfaitement. (Se penchant vers les enfants.) C'est votre maman qui m'écrit, oui; et elle a bien raison; vous lui direz que je suis tout à fait content, et que votre papa doit bien se soigner. (Il les embrasse.) Vous pouvez vous en aller, maintenant, il est temps. Donnez-moi mes billets.

ADÈLE, craintive, remettant les billets.

Maman dit que nous devons retourner par le chemin de fer, oncle Pierre, et nous n'avons pas d'argent pour payer notre place.

ONCLE PIERRE.

Eh bien, alors, il faut retourner à pied.

MARIE, se fâchant.

Pas du tout!... A pied!... Par exemple!... Une grosse heure à pied, pou ces pov' s'enfants. Non, ça, non. (Elle va chercher son sac et y prend une pièce d'argent.) Tenez, Adèle, voilà pour payer vos deux places. Et avec ce qu'il y aura de trop, vous achèterez des bonbons...

ONCLE PIERRE.

Remettez ça dans le sac; remettez-le, vous dis-je... Vous êtes insupportable, à la fin, de vous mêler de choses qui ne vous regardent pas. (Il va à sa poche, en réfléchissant.) Puisqu'elles vont en chemin de fer, c'est moi

qui paierai leurs places. Mais s'il leur arrive malheur, comme à leur père, vous n'oublierez pas que je vous ai dit ce qu'il fallait dire... Venez, petites, je vous conduirai à la station, parfaitement.

MARIE.

A la bonne heure, mossieu... Et recommandez-les au chef; dans dix minutes elles seront chez leur maman, les p'tites chéries. Oui, mossieu, dans dix minutes : est-ce que ça n'est pas beau, de voyager si vite? Et cette dépêche, qui vous a fait tant de plaisir, oseriez-vous en dire du mal, maintenant?

ONCLE PIERRE.

Ta! ta! ta! Et mon neveu, est-ce qu'il n'est pas brûlé, bouilli par la vapeur?

MARIE.

Des accidents, y en a toujours eu, mossieu...

ONCLE PIERRE, bougonnant.

C'est bon! c'est bon!... Allons, venez, petites. Marie, mon bâton... Et montez votre argent, qu'on ne le voie pas... parfaitement.

MARIE, à demi-voix, en lui donnant son bâton.

Mossieu, faites-leur un petit cadeau, à ces enfants. Elles ont eu grand'peur de vot' grosse voix, vous leur devez bien ça... et elles vous aimeront...

ONCLE PIERRE.

Oui, pour mon argent... parfaitement.

MARIE.

Pardi ! Pourquoé n'estez-vous pas aimable, au lieu de toujours bougonner? A revoir, nos petites nièces. (Elle les embrasse.) J'irai voir dans quelques jours comment va vot' papa et je vous porterai un panier de cerises...

ADÈLE.

Bonjour, Marie.

ANTOINETTE.

Bonjour, Marie.

ONCLE PIERRE, près de la porte.

Allons, venez, petites...

MARIE.

Une seule pièce, monsieur... Vous la retiendrez sur mes gages.

ONCLE PIERRE, poussant dehors les enfants et les suivant.

Allez au diable !

MARIE, seule.

Oh ! y la donnera, y la donnera. Ça serait trop fort, s'y n' la donnait pas. Ouf ! (Elle s'assied.) Je boirai une jatte de café avec plaisir.

LA FÊTE DE PÈRE

PERSONNAGES :

ADOLPHE DUFRENAY, négociant

MADAME DUFRENAY

ALICE, 14 ANS	Leurs enfants
CHARLES, 12 ANS	
ÉDOUARD, 10 ANS	

UNE BONNE



LA FÊTE DE PÈRE

Le salon d'une famille bourgeoise dans l'aisance.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DUFRENAY, ALICE, CHARLES et ÉDOUARD.

Madame Dufrenay est assise près d'un guéridon, au milieu de la pièce; Alice est assise à côté d'elle; Charles et Édouard sont debout.

MADAME DUFRENAY, remettant des papiers aux mains de ses enfants.

Ainsi, c'est entendu : vous lirez vos compliments. Alice lira la première. Puis viendra Charles. Puis Édouard. Puis moi, portant mon bouquet.

ÉDOUARD.

Et tu n'écris pas un compliment, mère?

MADAME DUFRENAY.

Cela n'est pas nécessaire; je dirai ce qu'il faut dire, sois tranquille.

CHARLES.

Et tu ne corriges pas ce que nous avons écrit?

MADAME DUFRENAY.

Pourquoi faire?

CHARLES.

Mais pour que ce soit mieux, pour que père soit plus content.

MADAME DUFRENAY.

Il sera surtout content de savoir que vous avez écrit vous-mêmes vos compliments, parce qu'il aura la certitude que vous avez écrit ce que vous pensez. Qu'est-ce que cela peut lui faire qu'il y ait quelques fautes d'orthographe, du moment que vous lui dites des choses qui lui font plaisir, ou qui l'attendrissent, et qui montrent que vous l'aimez?

ALICE.

Il sait bien que nous l'aimons, mère; mais je ne suis pas sûre que nous le lui dirons comme il faudrait le dire.

MADAME DUFRENAY.

Il demande comme moi que vous soyez sincères; la manière d'aimer importe peu, quand on aime véritablement. Ainsi, père ne vous a pas beaucoup caressés quand vous étiez plus petits; et maintenant que vous êtes grands, il ne vous embrasse pas non

plus comme font d'autres pères. Croyez-vous qu'il vous aime moins, pour cela? Ne vous préoccupez pas de l'accueil qui vous sera fait; lisez vos compliments, lentement, sans bredouiller, pour qu'on entende tous les mots. Est-ce bien compris?

CHARLES et ÉDOUARD.

Oui, mère.

ALICE.

Moi, j'ai déjà le cœur qui bat d'avance. Et nous n'attendrons pas les grands-papas et la bonne-maman, les oncles, les tantes et les cousins?

MADAME DUFRENAY.

Non. Dans une demi-heure, votre père sera ici tout seul; nous arriverons et nous lui souhaiterons la fête entre nous. Puis viendront les parents. Et à cinq heures, nous nous mettrons à table.

ALICE.

Combien serons-nous, mère?

MADAME DUFRENAY.

C'est facile à compter: nous cinq; deux grands-pères et une bonne-maman, huit; deux oncles et trois tantes, treize; sept cousins et cousines, vingt.

ÉDOUARD, avec joie.

Oh! c'est beaucoup! Il faudra mettre toutes les allonges à la table. Ce sera gai!...

MADAME DUFRENAY.

Je l'espère. Allez maintenant dans vos chambres,

et relisez vos compliments, pour être sûrs de les dire clairement.

ALICE.

Tu viendras nous chercher?

MADAME DUFRENAY.

Oui.

(Les enfants sortent.)

SCÈNE II

MADAME DUFRENAY, DUFRENAY.

(Pendant que les enfants quittent le salon, Dufrenay entre par la porte de la salle à manger.)

DUFRENAY.

Je te cherche. La poste vient de m'apporter ce billet. Y comprends-tu quelque chose?

MADAME DUFRENAY, lisant.

« Mon cher Dufrenay, ne perds pas un moment : cours chez le banquier Petterman. Il sera peut-être encore temps!

» A toi, ton ami,

» JEAN BERLEUR. »

DUFRENAY.

Encore temps de quoi faire?

MADAME DUFRENAY.

Je n'y comprends pas plus que toi. Il faut y aller. Nous ne dînons qu'à cinq heures; il en est trois à peine. Va vite.


MICHELET, SC.

DUFRENAY.

Ce billet-là m'a donné froid dans le dos.

MADAME DUFRENAY.

Ne t'alarme pas d'avance. M. Petterman a soixante ans et il a été honnête depuis trente-cinq ans... Je ne sais que te dire; vas-y tout de suite.

DUFRENAY.

Tu as raison; je ne fais qu'une course. (Il sort.)

SCÈNE III

MADAME DUFRENAY, s'asseyant.

Je ne me tiens plus sur mes jambes; je n'ai plus de sang dans les veines. Dufrenay a bien fait de me quitter tout de suite, je n'aurais pu lui cacher plus longtemps mes inquiétudes... (Elle relit le billet.) « Il sera peut-être encore temps! » C'est bien clair: il y a une catastrophe, et notre fortune est au moins fort compromise. C'était une grande imprudence de tout confier à une seule maison : mais elle avait un tel renom de probité!... « Encore temps! » Oh! non; il sera trop tard. C'est la ruine... Nous étions si heureux!

(Elle reste accablée.)

SCÈNE IV

MADAME DUFRENAY, LA BONNE.

LA BONNE, se montrant à moitié à la porte de la salle à manger.

Madame... venez voir: la table est mise. (Elle entre.) Madame...

MADAME DUFRENAY, en sursaut.

Qu'est-ce qu'il y a?

LA BONNE.

C'est moi, madame... Voulez-vous venir voir s'il ne manque rien sur la table pour le dîner?

MADAME DUFRENAY.

Le dîner! Ah! oui, il est bien question de dîner, maintenant!

LA BONNE.

Comment, on ne dîne pas, à c't' heure?

MADAME DUFRENAY, se levant.

Je n'en sais rien. Où sont les enfants?... Qu'ai-je besoin de voir la table?... Comme si c'était la première fois que nous donnons à dîner!... Eh bien, vous ne me répondez pas?

LA BONNE, ahurie.

Répondre à quoi, madame?... Och! Jésusse, vous avez l'air qu'on dirait que vous êtes malade... Vous êtes si pâle, madame!

MADAME DUFRENAY, avec effort.

Ce ne sera rien. C'est vrai, je ne me sens pas bien. (Avec bonté.) Allez, Marie, allez, je suis sûre que tout est en ordre sur la table. Ne laissez pas brûler votre rôti, un jour comme celui-ci: monsieur ne vous pardonnerait pas.

LA BONNE, s'esquivant.

Jésusse God ! Vous avez raison. Et justement je l'entends dans le vestibule.

SCÈNE V

MADAME DUFRENAY, DUFRENAY.

MADAME DUFRENAY, courant à lui.

Ah ! enfin !... Eh bien ?

DUFRENAY, la prenant dans ses bras.

Eh bien, Petterman est parti : nous n'avons plus rien.

MADAME DUFRENAY.

Plus rien ! !

DUFRENAY.

Pas un sou des quatre-vingt mille francs que j'ai eu la stupidité de lui confier.

MADAME DUFRENAY,

Plus rien ! !

DUFRENAY.

Nous sommes ruinés...

MADAME DUFRENAY, sanglotant.

Ah ! mon ami !...

DUFRENAY, l'éloignant de lui, doucement, après un douloureux silence, et l'aidant à s'asseoir, puis s'asseyant lui-même. — Avec effort.

Oui, c'est bien clair : ce coquin a tout emporté, ou

tout dépensé. C'est toujours la même chose, et il y a une foule de gens toujours prêts à avoir confiance dans l'honnêteté et l'habileté des faiseurs. La faillite de Petterman fera un grand nombre de malheureux, en attendant qu'une autre faillite du même genre trompe de nouveau un autre groupe de personnes confiantes...

MADAME DUFRENAY, pleurant encore.

Et, vraiment, tout est perdu, mon pauvre ami?

DUFRENAY, se levant.

C'est probable. Tu comprends que si Petterman avait eu de quoi rembourser seulement le quart des sommes qu'on l'avait autorisé à faire valoir, il aurait agi autrement. Ou bien il eût tout perdu en faisant de nouvelles spéculations hasardeuses, ou bien il eût déclaré qu'il devait cesser les affaires.

MADAME DUFRENAY.

Tout notre avoir!

DUFRENAY.

Oui; ta dot et mes économies... Nous avons bien vécu, depuis quinze ans que nous sommes mariés, tout en travaillant. Mais nous n'avons plus rien. Il faut tout recommencer.

MADAME DUFRENAY.

Et quelle cruauté dans le hasard : c'est le jour de ta fête...

DUFRENAY, se promenant avec agitation.

Ah! oui; une jolie fête! Nous allons nous trouver tout à l'heure une vingtaine de personnes réunies, avec des visages longs comme ça, des visages de déterrés et de désespérés. Car même ceux que notre chagrin ne touchera qu'à demi se composeront une physionomie de circonstance et paraîtront plus malheureux que les autres. Oui, tu as raison : ce jour a été bien choisi par le hasard pour nous frapper...

MADAME DUFRENAY.

Et les enfants? Voilà leur bonheur gâté, mon pauvre ami!

DUFRENAY.

Il n'y a rien à y faire.

MADAME DUFRENAY.

Si tu savais comme ils jouissaient d'avance du plaisir de te lire le compliment que chacun d'eux a écrit!

DUFRENAY.

Tais-toi!... Ne m'attendris pas : Je veux rester en colère, pour mieux supporter ce coup de malheur. Si j'allais pleurer, je ne vaudrais plus rien, et je ne serais plus bon qu'à aller me coucher.

MADAME DUFRENAY, lui mettant les bras autour du cou.

Ne pleure pas. Tâchons de faire bonne figure. Est-ce

que c'est impossible? Personne peut-être ne sera au courant, et nous pourrions, en le voulant bien, laisser passer cette journée comme si rien n'était arrivé. Faisons un effort, mon ami.

DUFRENAY.

Tu aurais ce courage-là?

MADAME DUFRENAY.

Oui, si tu l'avais; je suis capable de sourire si tu as de la fermeté. Au besoin, je chanterai au dessert.

DUFRENAY.

Tu te fais illusion. On ne triomphe pas ainsi de ses sensations.

MADAME DUFRENAY.

Si, vraiment. En pensant que les enfants ne sauront rien, en les voyant heureux, je serai capable d'oublier ce qui nous arrive...

DUFRENAY.

Tu es certaine?...

MADAME DUFRENAY.

Très certaine. Essaie, tu verras. Souris-moi. Dis-moi que cette catastrophe ne t'a pas ôté tout courage, que nous pourrons nous remettre au travail dès demain pour refaire le pain de nos vieux jours, et je ne broncherai pas...

DUFRENAY.

Eh bien, c'est dit; cela peut se tenter : jouons la comédie de l'héroïsme, nous finirons nous-mêmes par croire que nous sommes des héros. Oublions ce coquin de Petterman. Quand on méprise les gens, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'agir comme s'ils étaient morts. Petterman est mort. Au diable Petterman ! Ne songeons qu'à nous amuser.

MADAME DUFRENAY.

Tu vois, ce n'est pas bien difficile. Quand on arrivera, nous aurons nos visages des dimanches. Et maintenant, tu peux recevoir les enfants, qui attendent avec impatience le moment de te souhaiter la bonne fête.

DUFRENAY, soupirant fortement et faisant un dernier effort.

Eh bien, fais-les venir.

MADAME DUFRENAY.

Ah ! mon ami, comme je t'aime !

(Elle l'embrasse vivement et sort.)

DUFRENAY, devant la glace de la cheminée.

Voyons ce visage !... Et cette cravate !... Allons, allons, tout va bien. Avec l'aide d'une femme comme la mienne, il n'y a que la mort qui soit capable de m'abattre.

SCÈNE VI

DUFRENAY, à gauche. A droite, s'avançent ALICE, CHARLES, ÉDOUARD, MADAME DUFRENAY et derrière eux LA BONNE, un petit bouquet à la main. Madame Dufrenay porte le bouquet de famille.

MADAME DUFRENAY.

Mon ami, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour de ta naissance, et nous venons te faire nos souhaits.

DUFRENAY, d'une voix claire et joyeuse.

Ah! Ah! J'en suis enchanté. Et qu'est-ce que vous me donnez pour ma fête?

MADAME DUFRENAY.

Les enfants te feront leurs souhaits, d'abord. Alice, étant l'aînée, va te lire ce qu'elle a écrit elle-même, sans conseil de personne.

DUFRENAY.

Je t'écoute, Alice.

ALICE, troublée, émue, d'une voix qui meurt par moment.

« Cher père,

» Je fais des souhaits sincères pour ton bonheur, qui est mon vœu le plus cher. Je ferai mon possible pour être toujours sage et pour bien travailler à l'école, pour que tu sois content de moi, parce que quand tu me grondes je vois bien que cela te fait de la peine de

devoir me gronder. Je serai comme maman, toujours de bonne humeur pour que tu ne voies que des visages agréables dans la maison…

LA BONNE, interrompant.

Oh ! que c'est bien dit !

(Madame Dufrenay se retourne sur elle en posant un doigt sur ses lèvres ; haut-le-corps de la bonne.)

ALICE, continuant.

« … Comme tu es le meilleur père de la terre, il est juste que tu sois le plus heureux, et pour ma part je travaillerai toujours pour ton bonheur. Ou sinon je serais bien méchante, et je veux être bonne pour que tu sois heureux. Cher père, je te souhaite une longue vie et une bonne santé pour toujours. »

(On doit entendre à peine ces derniers mots.)

DUFRENAY, ému, prenant Alice dans ses bras.

Merci, mon enfant. Ce que tu dis me va jusqu'au fond du cœur parce que je sens combien tu es sincère.

(Il l'embrasse.)

LA BONNE, prête à pleurer.

Oh! oui, ça, que c'est bien dit, allez!

MADAME DUFRENAY.

A toi, Charles.

CHARLES, commençant d'une voix forte, qui va en s'affaiblissant.

« Cher papa, c'est aujourd'hui ta fête. Maman me

l'a dit, mais je le savais parce que je l'ai marqué l'année dernière sur un calendrier. Je viens t'embrasser comme je t'aime, de tout mon cœur, mais pas mieux que tous les jours, parce que tu es tous les jours le même papa, et que je suis tous les jours ton fils Charles, qui t'aime tant qu'il peut. Pardonne-moi, cher papa, le mal que je t'ai... fait... et... et... (il ne voit plus à travers ses larmes) cher papa... »

(Il se jette dans les bras de son père, en sanglotant.)

DUFRENAY, très ému.

Cher enfant !...

LA BONNE, pleurant.

Et c'est vrai, il a fait ça tout seul, voyez-vous, madame. Je l'ai vu écrire.

MADAME DUFRENAY.

Oui, Marie, tout seul. Et il pleure aussi sans qu'on le lui commande, parce qu'il a bon cœur. A toi, maintenant, Édouard.

ÉDOUARD, très vite.

« Cher papa, c'est aujourd'hui ta fête et je dois t'écrire combien je t'aime pour te dire que tu es bon et que tu dois vivre longtemps avec une bonne santé pour que tu sois toujours content et pour que nous t'aimions jusqu'à la fin de nos jours toujours plus avec maman et Marie aussi dans la maison sans jamais nous quitter cher papa. »

(Il étouffe, sans pleurer, et va se jeter sur son père, qui le soulève et le tient serré sur sa poitrine.)

DUFRENAY, fort attendri.

Oh! mes chers, chers, chers enfants!

(Il les prend tous trois dans ses bras. Mme Dufrenay s'avance.)

MADAME DUFRENAY.

Et moi! On m'oublie. J'ai pourtant aussi quelque chose à dire.

DUFRENAY.

Encore!... Épargne-moi.

MADAME DUFRENAY.

Prends au moins mon bouquet, mon ami, et embrasse-moi. Tu vois que rien ne peut empêcher d'être heureux, et qu'il n'y a pas de catastrophe qui tienne contre l'amour.

DUFRENAY.

Comme tu as raison!

(Ils se tiennent embrassés.)

LA BONNE, pleurant sans contrainte.

Monsieur,... j'ai apporté un bouquet. Est-ce que je peux vous le donner?

DUFRENAY, prenant le bouquet.

Certainement, Marie, certainement. Et vous me permettrez de vous embrasser aussi.

LA BONNE, pleurant toujours.

Ah! mais... c'est... que j'ai le visage tout mouillé.

(Elle s'essuie avec son tablier.)

DUFRENAY.

Cela prouve que l'expression du vrai bonheur peut aller jusqu'aux larmes.

(Il l'embrasse.)

LA BONNE, se sauvant.

Et mon rôti, pendant ce temps-là !

(Tout le monde rit.)

DUFRENAY.

Maintenant, voici l'heure où nos parents, nos amis, vont arriver. Nous ne leur montrerons que des visages satisfaits, malgré tout, et j'espère que cette journée s'achèvera gaiement, quoi qu'en puissent penser M. Petterman et tous les coquins de son espèce.

MA COUSINE

PERSONNAGES :

MADEMOISELLE JOSÉPHINE DULACQ, 52 ANS

MADEMOISELLE JEANNETTE PULZ-DULACQ, 37 ANS

MADAME BALLUT

THÉOPHILE, son fils, 10 ANS

MADAME VEUVE MAUREL

MADEMOISELLE CLÉMENCE, sa nièce, 39 ANS



MA COUSINE

UNE SALLE A MANGER

Le soir ; silence profond ; on entend le tic tac de la pendule dorée qui orne la cheminée, entre deux amphores d'albâtre. C'est l'hiver ; le bruit des voitures et des passants est assourdi par la neige. Du feu dans le foyer ouvert. Sur la table ronde, recouverte d'un tapis, au milieu de la pièce, une lampe avec abat-jour. Un chat dort, debout près du foyer ; deux king-charle, noir et feu, frissonnent, couchés en rond, en pendant au chat. Chaises en tapisserie ; un fauteuil en velours d'Utrecht ; un buffet en acajou. Porte au milieu du panneau de droite. Cheminée à gauche. Croisées en face.

SCÈNE PREMIÈRE

MADEMOISELLE JOSÉPHINE, MADEMOISELLE JEANNETTE, assises près de la table, côté de la porte, tout près l'une de l'autre, tricotant.

JOSÉPHINE, regardant la pendule.

Voilà sept heures vingt-cinq. On ne tardera plus à arriver.

JEANNETTE.

Non, ma cousine.

JOSÉPHINE.

Croyez-vous que Mme Ballut se permettra encore de nous acconduire son fils aujourd'hui, après la scène de jeudi dernier?

JEANNETTE.

Oh! non, ma cousine. Elle n'osera pas, certainement. On n'a pas idée d'une pareille chose...

JOSÉPHINE.

Quelle chose?

JEANNETTE.

Je veux dire cet enfant, ma cousine... Quelles manières! Certainement il tient ça de son père, car Mme Ballut ne se conduirait pas ainsi...

JOSÉPHINE.

Que dites-vous donc, Jeannette? Mme Ballut jetterait des cris épouvantables!... Mais M. Ballut lui-même, un homme pourtant, ne voudrait sans doute pas passer pour un animal enragé. Où avez-vous la tête?

JEANNETTE.

Je veux dire, ma cousine, que Mme Ballut est trop bien élevée...

JOSÉPHINE.

Elle! Mais son fils lui ressemble comme deux gouttes d'eau... Bien élevée!... C'est-à-dire que si ce n'était que j'ai connu sa mère, je lui fermerais ma porte. Vous avez des idées, vraiment, ma cousine...

JEANNETTE.

Mon Dieu, ma cousine Joséphine!...

JOSÉPHINE.

Oh! je sais bien: c'est moi qui ai tort. Vous voulez avoir toujours le dernier mot... C'est bon, n'en parlons plus, adorez votre Mme Ballut tant que vous voudrez. Chacun son goût, le vôtre n'est pas le mien... Mais je croyais que ma position me donnait... peut-être... car on ne sait comment vous prendre, tant vous êtes susceptible... Mais je cède volontiers, par amour de la paix, quand vous me cherchez ainsi des disputes qui n'ont ni queue ni tête...

JEANNETTE, ahurie.

Moi, ma cousine, je vous cherche des disputes...

JOSÉPHINE, ironique et calme.

Non, sans doute... ma cousine... j'ai la berlue... J'invente des prétextes pour me plaindre... J'ai un caractère exécrable... Mais j'y suis faite; il faut me prendre comme je suis...

JEANNETTE, avec anxiété.

Mais, ma cousine... cependant...

JOSÉPHINE.

Bien, bien, c'est bon! Ce n'est pas le moment des explications... Voilà sept heures trente-cinq, et ces dames ne tarderont pas à arriver... On ne peut pas vous dire deux mots, vous devenez rouge comme un coquelicot... (Silence prolongé.) Voulez-vous reculer un peu

votre chaise, s'il vous plaît? Là... Maintenant, je pourrai remuer à l'aise...

JEANNETTE, très douce.

Si j'avais su que je vous gênais, ma cousine...

JOSÉPHINE.

Vous ne me gêniez pas précisément; mais on s'use les coudes à force de les frotter l'un contre l'autre... Voulez-vous me passer ma laine?

JEANNETTE, empressée.

Volontiers, ma cousine.

(Nouveau silence.)

JOSÉPHINE.

Il y a pourtant déjà trois bons mois que nous vivons ensemble. Vous êtes la fille de la sœur de ma mère, et c'est de grand cœur que je vous ai recueillie, Jeannette...

JEANNETTE, affectueuse.

Oh! ma cousine, si vous saviez combien...

JOSÉPHINE.

Vous avez un vilain défaut, entre autres, Jeannette, et il faut que je vous le dise, dans votre intérêt: vous interrompez volontiers les gens qui parlent; — moi surtout — je ne sais pourquoi, — vous ne pouvez me laisser finir une phrase sans vous mettre en travers — absolument comme si vous poussiez un bâton entre mes jambes... quand je marche... pour me faire tomber...

JEANNETTE.

Mais, ma cousine, je...



JOSÉPHINE.

Tenez, encore! Vous ne pouvez pas vous en empêcher; c'est plus fort que vous: un vrai vice. Si bien qu'à chaque instant je perds le fil de mes idées et que je ne peux plus le retrouver. Tâchez de vous défaire de cette habitude; on vous prendrait pour une fille qui ne sait pas vivre. (Silence.) Vous ne répondez pas? Est-ce que vous boudez?

JEANNETTE, timide.

C'est que... je ne savais pas si vous aviez fini de parler, ma cousine... et... vous auriez pu penser que... je voulais vous interrompre...

JOSÉPHINE.

C'est une affaire de tact; il n'y a qu'à voir : ce n'est pas bien difficile.

JEANNETTE.

Oui, ma cousine...

JOSÉPHINE.

C'est pour votre bien. Nous vivons ensemble et les occasions de montrer que vous savez vous tenir dans le monde ne vous manqueront pas... (Silence.) Huit heures moins un quart! Il faudra faire infuser le thé.

JEANNETTE, empressée, se levant.

Je descends tout de suite.

JOSÉPHINE.

Mais non; attendez qu'il y ait au moins une personne arrivée.

JEANNETTE, se rasseyant.

Oui, ma cousine.

JOSÉPHINE.

Je sais bien ce que coûte le thé, c'est moi qui le paie, et il n'est pas nécessaire de le gaspiller. Si ces dames ne viennent pas, ce qui reste du thé d'hier sera encore bien bon pour nous. Si nous avons des visites, vous y ajouterez un peu de thé frais.

JEANNETTE.

Bien ma cousine... (On entend sonner.) Ah! voilà quelqu'un!...

JOSÉPHINE.

Quelle vivacité! On dirait que vous êtes enchantée de ne plus vous trouver seule avec moi. Savez-vous que cela n'est pas gracieux?

JEANNETTE.

Je ne dis pas ça, ma cousine... Je n'ai garde... Bien au contraire...

JOSÉPHINE.

A la bonne heure... On aurait pu croire...

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME VEUVE MAUREL, MADEMOISELLE CLÉMENCE.

JOSÉPHINE, se levant.

Bonsoir, Adelaïde... C'est bien gentil d'être venues.

Bonsoir, Clémence. Approchez du feu : la soirée est froide.

JEANNETTE.

Prenez place, madame Maurel. Bonsoir, mademoiselle Clémence. Vous vous portez bien ?

CLÉMENCE.

Je suis toujours un peu patraque; mais je suis habituée à mes bobos.

MADAME MAUREL.

Ah ! oui, plains-toi, ma nièce... Regardez-la donc, mademoiselle Joséphine; non, mais regardez-la donc. Bientôt on ne verra plus ses yeux, et ça se croit moribonde...

CLÉMENCE, riant.

Oh ! voilà une jolie exagération, ma tante. Un peu de névralgie ou de rhumatisme, ce n'est pas la mort : est-ce que seulement tu me vois quelquefois de mauvaise humeur ? Certainement non. Mais quand on me demande comment je me porte et que j'ai un bobo, je ne puis pourtant pas répondre : — Comme un charme !

MADAME MAUREL.

Tu as raison; je voulais te taquiner.

CLÉMENCE.

Je le sais bien. Mais c'est plus fort que moi; quand on m'attaque, je me défends...

JEANNETTE, présentant une chaise.

Asseyez-vous. — Ma cousine, je descends pour le thé.

CLÉMENCE.

Je descends avec vous; nous jouerons ménage. Vous permettez, mademoiselle Joséphine. Oui... Et si le thé n'est pas bon, c'est moi que vous gronderez.

JOSÉPHINE.

Allez, allez; et rappelez à Jeannette que pour faire du bon thé l'eau doit avoir bouilli.

(Elles sortent.)

SCÈNE III

MADAME MAUREL, MADEMOISELLE JOSÉPHINE.

MADAME MAUREL, s'asseyant.

Il fait un froid!... Je suis toute transie...

JOSÉPHINE.

Approchez-vous du feu.

MADAME MAUREL.

Aurons-nous Mme Ballut et son aimable enfant, ce soir?

JOSÉPHINE.

Je les attends... Du moins je pense qu'elle amènera son fils... qu'elle abandonne le moins possible.

MADAME MAUREL.

Vous êtes bien bonne, savez-vous? de supporter toutes les polissonneries de ce gamin. En voilà un morveux mal élevé!

JOSÉPHINE.

Oh! il est si jeune! C'est pour sa mère que je ne dis rien. Vous savez qu'elle est la fille de mon petit-cousin le major Destambert, et que Mme Destambert était intimement liée avec ma mère à moi. C'est des souvenirs de famille... Que voulez-vous, ma chère, il faut pourtant bien se soutenir un peu et se faire des concessions... Pour qui fera-t-on des concessions si on ne les fait pas pour ses proches? Est-ce que je n'ai pas recueilli Jeannette il y a trois mois, quand elle s'est trouvée toute seule, sans fortune?...

MADAME MAUREL.

Vous avez...

JOSÉPHINE.

Je vous le demande, qu'est-ce qu'elle serait devenue? Une fille toute seule... elle aurait peut-être mal tourné, et c'est ma cousine! Quel déshonneur, ma chère!... Voyez-vous mon nom dans un journal, avec des réflexions sur les prouesses de Mlle Jeannette Pulz-Dulacq? Ce serait à en mourir... Non, non : j'aime mieux l'avoir sous les yeux... et la tenir sévèrement. N'est-ce pas un grand service que je lui rends?...

MADAME MAUREL.

Si fait certainement... On ne...

JOSÉPHINE.

Elle est romanesque... Elle croirait tout ce qu'on lui dirait. Je pense que Jeannette est une honnête fille, mais elle a lu et elle lit encore des romans; j'ai dû lui ôter sa lampe pour le soir : elle lisait dans son lit.

Maintenant elle monte avec un rat de cave, et de temps en temps je vais la surprendre pour voir si elle n'a pas acheté une bougie à mon insu...

MADAME MAUREL.

Ma foi! ma chère, je ne suis pas aussi regardante avec Clémence... Il est vrai qu'elle a trente-neuf ans... L'âge de raison est peut-être venu.

JOSÉPHINE.

Il n'est jamais venu, soyez-en sûre... Ainsi, vous connaissez le colonel Cardont, n'est-ce pas?... Mais si, vous ne connaissez que lui... Il demeure au coin de la rue... une maison à porte cochère, peinte en jaune, avec une girouette qu'on entend d'ici quand il fait du vent... Mais si, mais si... qui a deux filles sur le retour, sèches comme des harengs saures... Ah! vous y êtes! Eh bien, sa sœur, à quarante-six ans... C'est l'année passée, au printemps... (On entend sonner.) Tenez, ce sera Mme Ballut : je vous raconterai la chose un autre jour, un vrai scandale. Le colonel en a eu une attaque d'apoplexie...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME BALLUT, THEOPHILE.

MADAME BALLUT.

Bonsoir, mesdames, bonsoir, ma cousine. (Elle embrasse Mlle Joséphine.) J'ai amené Théophile, mais il a bien

promis d'être sage comme une image. M. Ballut est sorti ; je ne pouvais pas laisser l'enfant seul avec la servante. Est-ce qu'on peut se fier à ces gens sans éducation?

JOSÉPHINE.

Bien sûr que non; vous avez bien fait de le prendre avec vous. Bonsoir, Théophile. (Elle embrasse l'enfant.) D'ailleurs, le voilà un grand garçon, maintenant, et il ne voudra pas être grondé. Approchez-vous du feu. Il fait froid.

MADAME MAUREL.

Je crois que nous allons avoir un joli hiver.

THÉOPHILE.

Le chat ne veut pas me faire place...

JOSÉPHINE.

Mettez-vous là, sur le côté...

THÉOPHILE.

Non, je veux la place du chat. Qu'il s'en aille !... C'est un animal, n'est-ce pas ?

MADAME BALLUT.

Allons! vous allez déjà commencer ?

THÉOPHILE.

C'est une bête... Il doit s'en aller... (Un coup de pied au chat, qui miaule.) Tenez, il veut me mordre...

MADAME BALLUT.

Laissez-le tranquille...

JOSÉPHINE.

Le voilà parti; asseyez-vous, Théophile. Soyez gentil...

MADAME BALLUT.

Et ne brûlez pas vos souliers en les fourrant dans le feu...

THÉOPHILE.

C'est pas ma faute. J'ai froid!

MADAME MAUREL.

Le fait est que moi-même je ne sens plus mes pieds... Quand on pense qu'il y a des gens sans feu, presque sans vêtements, et qui ne mangent que tout juste de quoi ne pas mourir!...

MADAME BALLUT.

Oh! on exagère beaucoup! (Théophile se lève et va sournoisement de l'autre côté de la cheminée, près des chiens.) Il y a des pauvres qui n'ont pas d'autre métier que d'avoir faim et froid et de se faire de bonnes rentes par ce moyen-là. Ma chère madame Maurel, les gens sont si coquins, savez-vous? le jour d'aujourd'hui!

MADAME MAUREL.

Certainement il y en a qui...

JOSÉPHINE.

Moi, je les connais, les pauvres; j'en ai eu pitié pendant des années. Ça vous dégoûterait d'être charitable.

MADAME MAUREL.

Allons, allons, ne vous faites pas plus mauvaises que vous n'êtes, toutes les deux. Quand vous voyez une pauvre femme gratter dans les tas d'escarbilles pour y trouver quelques morceaux de charbon qui ne soient pas trop consumés, je vous connais, ça vous fend le cœur et vous ouvrez votre porte-monnaie.

MADAME BALLUT.

C'est vrai qu'on s'y laisse encore prendre...

JOSÉPHINE.

Mais comme on le regrette souvent! Voyez les servantes, n'est-ce pas une abomination?

MADAME MAUREL.

Bah! bah! il y en a des unes et des autres. Nous ne sommes pas non plus sans défauts, et quel métier d'être toujours là prête à obéir ! Mettez-vous un moment à leur place...

JOSÉPHINE et MADAME BALLUT.

Par exemple!...

MADAME MAUREL, riant.

Eh bien, non, ne vous y mettez pas; aussi bien, vous n'y pourriez pas rester.

(Un des chiens hurle et se sauve.)

JOSÉPHINE, se levant.

Qu'est-ce qu'y a encore?

THÉOPHILE, en colère.

C'est lui qui m'a marché sur le pied.

MADAME MAUREL, riant.

Et vous l'aurez mordu, sans doute.

MADAME BALLUT.

Ce n'est rien, ce n'est rien. Venez ici, Théophile. Tout de même, avec les chiens, on ne sait jamais à quoi s'en tenir; s'il était enragé, pourtant, ce roquet-là !

JOSÉPHINE, pincée.

Ce roquet-là, ma chère, est un king-charle, qui a coûté cinquante francs. On ne pourrait pas en dire autant de tous les animaux, et il vaut plus que la plupart des hommes...

MADAME BALLUT.

Je veux bien; mais pourtant...

JOSÉPHINE.

C'est ainsi. Mes chiens sont de bonnes bêtes qui n'ennuient personne quand on ne leur fait rien. Priez Théophile de se tenir tranquille, ils ne hurleront pas...

THÉOPHILE.

Il m'a marché sur le pied, je le sais bien, peut-être. C'est une vilaine bête, une sale bête...

JOSÉPHINE, se levant.

Vraiment, cet enfant est tout à fait gracieux !

(Madame Ballut donne une bourrade à Théophile en lui parlant bas.)

SCÈNE V

Les Mêmes, MADEMOISELLE CLÉMENCE et MADEMOISELLE JEANNETTE.

CLÉMENCE, posant sur le buffet un plateau sur lequel se trouvent des tasses, etc.

Mesdames, voici le thé. Faites-nous place : nous allons mettre le couvert. La bonne a mal au pied...

JOSÉPHINE.

Encore! On dirait qu'elle le fait exprès. Je vais un peu voir...

CLÉMENCE.

Je vous en prie, mademoiselle Joséphine, laissez-nous faire. Cela nous amuse, et la bonne a vraiment le pied tout gonflé. Donnez la nappe, Jeannette... Vous entendez : je l'appelle Jeannette tout court, et elle me dit Clémence; c'est une chose convenue. Nous sommes des amies et nous nous ferons des confidences. Vous le voulez bien, ma cousine?

JOSÉPHINE.

Tout ce qu'il vous plaira. Mais vous êtes beaucoup trop complaisantes. C'est ainsi qu'on gâte les « sujets. » (Jeannette et Clémence disposent toutes choses sur la table pour le thé; tous les personnages sont debout.) Ah! si on pouvait se passer de servantes!

(Théophile tire la nappe; une tasse tombe.)

JEANNETTE.

Restez donc en repos, Théophile; sinon, vous n'aurez pas de gâteaux.

MADAME BALLUT.

Qu'est-ce qu'il a encore fait?

THÉOPHILE.

Mais rien, maman; la tasse est tombée toute seule.

JOSÉPHINE.

C'est probable! Cela a l'air tout à fait probable. Heureusement, elle n'est pas cassée!

THÉOPHILE.

Eh bien, maman l'aurait payée; elle a de l'argent, tiens...

MADAME BALLUT.

C'est bon! taisez-vous. Asseyez-vous.

(Brusquement elle le pousse sur une chaise.)

THÉOPHILE.

Je ne veux pas m'asseoir; ça me fatigue.

(Il va de l'autre côté de la table et, en passant près de Jeannette, la pousse au moment où elle pose le sucrier, qui se renverse.)

JEANNETTE.

Ah! le gamin!

CLÉMENCE.

Si j'étais sa mère, je le corrigerais sévèrement.

MADAME BALLUT, mécontente.

Je sais ce que j'ai à faire; je n'ai pas de conseil à

recevoir de personnes qui n'ont pas d'expérience. Chacun a sa manière d'élever les enfants...

CLÉMENCE.

Sans doute; et c'est bien pour ça qu'il y a de bonnes et de mauvaises manières. Si toutes les mères avaient la même méthode, elle ne pourrait être que bonne ou mauvaise, c'est certain, madame.

MADAME BALLUT.

C'est bien malin, ce que vous dites là, mademoiselle Clémence; mais ça n'empêche...

(Théophile, qui s'est approché du chien, le prend par la queue et le traîne sur le tapis; le chien hurle.)

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce encore, maintenant?

JEANNETTE.

C'est insupportable!... à la fin, on se fâcherait...

MADAME BALLUT, criant.

Théophile!... Venez ici... Là! Restez assis, ou je vous donne des claques...

THÉOPHILE, pleurnichant.

C'est ça, parce que cette sale bête m'a mordu et que je lui ai donné un coup de pied, vous voulez me battre.

JEANNETTE, hors d'elle.

Ce n'est pas vrai, il ne vous a pas mordu; vous

l'avez traîné par la queue. Vous êtes un petit menteur!...

MADAME BALLUT.

Mademoiselle, de quoi vous mêlez-vous? Je suis ici, je pense, chez Mlle Joséphine Dulacq...

JEANNETTE.

Je suis indignée des mensonges de ce petit malheureux...

MADAME BALLUT.

Malheureux! Ménagez vos expressions, mademoiselle, je vous prie. Ce petit malheureux a un chez lui, s'il vous plaît, et il ne reçoit la charité de personne.

MADAME MAUREL.

Oh! madame...

CLÉMENCE.

La méchante femme!

JEANNETTE, *outrée.*

Oh! ça ne me fait rien. Ce que peut dire madame ne me touche pas... Mais je pense que ma cousine ne devrait pas me laisser insulter chez elle.

JOSÉPHINE.

Ta! ta! ta! Vous prenez aussi la mouche pour rien... Et c'est vrai que c'est à moi qu'il appartient de parler ici. Si je supporte les gamineries de Théophile, je ne

comprends pas que vous vous en plaigniez, Jeannette... (A Jeannette, qui veut parler.) C'est bien ; vous allez trop loin, aussi. Il faut savoir se respecter.

JEANNETTE.

Cela serait fort bien adressé à Mme Ballut.

MADAME BALLUT.

Impertinente !

JOSÉPHINE.

En voilà assez! Je vous dis, Jeannette, que vous avez tort. C'est honteux de montrer un pareil entêtement...

JEANNETTE, prête à pleurer.

C'est bien, ma cousine; je me retire; je sais ce qui me reste à faire...

(Elle sort en se cachant le visage.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins JEANNETTE.

Moment de silence embarrassant.

CLÉMENCE.

Vraiment, mademoiselle Joséphine, vous avez été un peu dure pour Jeannette. Elle n'a pas ça à se reprocher.

MADAME BALLUT.

Comment, une impertinente, qui se mêle de vouloir corriger mon fils et de me donner des conseils.

MADAME MAUREL.

Ah! écoutez donc...

JOSÉPHINE.

Elle m'a manqué; elle devait me laisser faire.

CLÉMENCE.

Mais c'est parce que vous ne faisiez rien...

MADAME BALLUT.

Et qu'est-ce que ma cousine devait faire, s'il vous plaît, mademoiselle?

CLÉMENCE.

Mais... c'est bien facile... Mettre à sa place ce garnement-là, ce petit hypocrite, qui n'est content que quand il peut tourmenter bêtes ou gens... Regardez-le, avec son air en dessous, s'il ne vous ferait pas tourner le sang!...

MADAME BALLUT, furieuse.

Ma cousine, vous laissez dire... mademoiselle...

JOSÉPHINE.

Écoutez, vous m'ennuyez, toutes; j'en ai jusque pardessus la tête. Que celles qui ne sont pas contentes le disent, voilà! Tous les jeudis, c'est à recommencer, une querelle pour l'une ou l'autre chose...

CLÉMENCE.

A cause de ce petit morveux-là...

MADAME BALLUT.

Cest trop fort!... Je m'en vais... J'aime mieux m'en aller, j'en dirais trop !... Il fera chaud quand on me reverra dans cette baraque... Venez, Théophile. (Elle le bouscule et le pousse devant elle.) Marchez, ou vous aurez affaire à moi... Oui, une baraque... avec des saltimbanques dedans... Allons, plus vite que ça... vaurien!

CLÉMENCE.

Vaurien!... Ce n'est pas moi qui l'ai dit...

MADAME BALLUT, en sortant.

Tenez, voilà le cas que je fais de vos paroles.

(Elle fait claquer ses doigts et sort.)

JOSÉPHINE.

Mais enfin, ma cousine...

MADAME BALLUT, revenant.

Une vraie baraque...

(Elle fait une révérence ironique et disparaît.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins MADAME BALLUT.

MADAME MAUREL.

Non seulement elle est méchante, mais elle est très commune. Ma chère Joséphine, je vous félicite d'en être débarrassée.

JOSÉPHINE, toute tremblante.

Ah! quelle scène! J'en serai malade... Et tout ça, parce que Jeannette...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEANNETTE.

JEANNETTE, pâle, les yeux rouges, très émue, un paquet à la main, vêtue comme pour sortir.

Pardon, ma cousine... N'achevez pas, c'est inutile. Vous alliez m'accuser, je ne suis coupable de rien... Cela n'est pas juste... Je pars... Je ferai chercher ma malle demain...

CLÉMENCE.

Vous n'y pensez pas, Jeannette!

JOSÉPHINE.

La voilà comme elle est... Qu'est-ce que vous voulez! Il faut qu'elle fasse à sa tête.

JEANNETTE, lentement, d'une voix étouffée.

Vous savez bien, ma cousine, que je suis prête à tout... ce qui est possible... pour vous être agréable... Mais il y a des choses qui vous révoltent... Je n'ai pas pu m'empêcher de dire à Mme Ballut ce que je pensais... J'ai peut-être eu tort, mais je ne le regrette pas... Et comme je ne veux plus me retrouver avec elle... et son aimable enfant... ma cousine... j'aime mieux m'en aller...

JOSÉPHINE, attendrie.

Mais où? mais où?... Où aller?... Sans ressources! Est-ce que vous êtes folle?... Vous voyez bien que Mme Ballut est partie...

JEANNETTE, très émue.

Je sais faire la cuisine... Je trouverai bien un service...

JOSÉPHINE.

Allons donc!... Servante!... Une Dulacq!... Est-ce que c'est possible?... Je vous dis que Mme Ballut est partie et qu'elle ne reviendra plus... Êtes-vous sourde? Mettez-là ce paquet et venez m'embrasser...

CLÉMENCE.

A la bonne heure!

MADAME MAUREL, poussant Jeannette.

Allez, Jeannette, allez, ma bonne fille, c'est encore ce qu'il y a de mieux, une bonne réconciliation.

JEANNETTE, pleurant dans les bras de Joséphine.

Moi, je ne demande pas mieux... Je l'aime bien... Je ferai tout pour vous, ma cousine... Mais cette Mme Ballut... et son fils... non, non, je ne peux pas, je ne pourrais plus les voir.

JOSÉPHINE.

Eh bien, vous ne les verrez plus, puisqu'elle est partie en me disant des grossièretés... Là!... Est-ce bien?... Vous voyez, je fais toutes ses volontés, et elle se plaint...

JEANNETTE, se débarrassant de son chapeau et de son manteau.

Je ne me plains pas, ma cousine... Je suis prête à tout... Vous n'avez qu'à parler... Je ne suis pas une ingrate... Mais cet enfant!... Oh! non, non... impossible de le voir sans être malade...

JOSÉPHINE.

Vous exagérez toujours... Mais n'en parlons plus. Le thé est froid. Il faudrait dire à la bonne de nous apporter de l'eau bouillante.

JEANNETTE, se levant.

Oui, ma cousine...

MADAME MAUREL.

Et après cela nous jouerons une fameuse partie de piquet, à nous quatre... Ouf! je suis toute soulagée...

NAUFRAGÉS

PERSONNAGES :

M. DAVENANT

MADAME DAVENANT

JULES, 15 ANS } Leurs enfants

LOUIS, 13 ANS } Leurs enfants

MARGUERITE, 8 ANS } Leurs enfants

UN SPORTMAN



NAUFRAGÉS

La scène est dans une île boisée.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DAVENANT, dans la coulisse.

Au secours !... Au secours !...

MARGUERITE.

Maman, maman !...

M. DAVENANT.

Allons donc !... Ne criez pas comme des oies... Accrochez-vous aux buissons... Jules, va aider à ta mère...

JULES.

Donne-moi la main, maman.

SCÈNE II

MADAME DAVENANT et MARGUERITE, suivies de M. DAVENANT, JULES et LOUIS.

MADAME DAVENANT, entrant en scène portant Marguerite.

Je suis mouillée comme une soupe.

M. DAVENANT, apparaissant avec Jules et Louis.

Parbleu! Tu sors de l'eau... Mais il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Secoue-toi : tu sécheras tout de suite... Il n'y avait pas un demi-mètre d'eau près du bord. Secoue-toi, te dis-je.

MADAME DAVENANT.

Avec Marguerite sur les bras!

M. DAVENANT.

Dépose-la sur le gazon, un gazon de roman, fleuri et embaumé. N'est-ce pas une véritable chance, de faire naufrage sur une île aussi aimable, et par un temps splendide?

MADAME DAVENANT.

Nous serons tous enrhumés...

M. DAVENANT.

Pour avoir pris un bain de pieds!... Oui, si nous n'en avions pas l'habitude.

MADAME DAVENANT.

Tiens! Tu ris de tout; tu n'as pas de cœur.

M. DAVENANT.

Ne serait-il pas plus spirituel de pleurer? Ne dirait-on pas qu'il nous est arrivé un irréparable malheur?... Voyons, ma chère, sois raisonnable... Jules et Louis, ôtez vos bottines et faites sécher vos bas... Tu pourrais en faire autant, ma femme, et dans dix minutes nous serions secs comme des allumettes, du haut en bas... Mais c'est charmant, cette aventure! Qu'est-ce qui nous arrive? Hier soir, nous décidons que nous descendrons la Meuse jusqu'à ce petit bois qu'on peut voir d'ici, où nous déjeunerons sur l'herbe, à l'ombre... Et, à propos, le déjeuner, qu'est-ce qu'il est devenu?

JULES, assis par terre et tordant ses bas.

Oh! je ne l'ai pas lâché : je le tenais ferme.

M. DAVENANT.

Bon : tu es un garçon pratique. Grâce à toi, nous ne mourrons pas de faim aujourd'hui.

MADAME DAVENANT.

Et demain?

M. DAVENANT.

Demain est encore loin de nous, a dit le poète.

MARGUERITE.

Et où nous dormirons, père?

M. DAVENANT.

Sur l'herbe tendre, Marguerite. Il fait chaud, les animaux féroces ne nous dérangeront pas...

MADAME DAVENANT.

Voyons, mon ami, parle un peu sérieusement. Votre maladresse de rameurs, à toi et à Jules, nous a fait chavirer; notre barque s'en est allée au fil de l'eau; nous voilà emprisonnés dans ce bouquet d'arbres. Il faudra nous en tirer. Quand nous serons chez nous, nous rirons de l'aventure, je le veux bien. Mais comment rentrer à la maison?

M. DAVENANT.

Qu'en dis-tu, Louis? Donne un peu ton avis.

LOUIS.

Nous construirons un radeau...

M. DAVENANT.

Voilà! Ce n'est pas plus difficile que cela : nous construirons un radeau. Nous allons donc commencer par abattre une demi-douzaine d'arbres; puis nous scierons les branches; puis nous lierons fortement les arbres les uns aux autres...

MADAME DAVENANT.

Eh bien, si tu n'as que ce moyen-là...

JULES, s'avançant.

Il faudra commencer par confectionner des haches et des scies...

M. DAVENANT.

C'est vrai; il y a là une première difficulté à vaincre. Ne croyez-vous pas que nous ferions bien de commencer par déjeuner? J'ai une faim très vive... En mangeant, il nous viendra des idées.


MICHELET, SC.
AM. LYNEN.

MADAME DAVENANT.

Soit! Déjeunons... L'endroit est joli... Jules et Louis, allez prendre le panier et les bouteilles, puisque Jules a eu la présence d'esprit de sauver notre repas du naufrage.

(Jules et Louis sortent.)

SCÈNE III

Les Mêmes, moins JULES et LOUIS.

M. DAVENANT.

Je suis enchanté de l'aventure...

MARGUERITE, prête à pleurer.

Mais, père, il n'y a pas de lit pour dormir et il n'y a pas de chambre pour mettre le lit...

M. DAVENANT.

Nous construirons une tente avec des feuillages, en abaissant jusque par terre les jeunes arbres, qui sont souples, et nous serons là-dessous, étendus sur l'herbe et les fleurs, comme dans les meilleurs lits du monde. Tu verras, Margot, tu verras : nous arrangerons cela, sois tranquille.

(Jules et Louis rentrent.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, JULES et LOUIS.

M. DAVENANT, continuant.

Ah ! ah ! voici le maître d'hôtel Jules et son aide

Louis qui apportent toutes choses pour le festin. Marguerite va les aider à mettre le couvert, là, à gauche, sous ce platane touffu, où nous serons dans une ombre propice et réconfortante. (Les enfants rangent les objets sur une nappe étendue. A Mme Davenant.) Cette aventure me grise positivement. Ne remarques-tu pas, ma chère amie, que mon langage a quelque chose de plus élevé, de mieux senti, de plus poétique que le langage ordinaire? Si cet enivrement augmente seulement encore un peu, je sens que je vais parler en vers, comme dans les tragédies.

MADAME DAVENANT.

Tout ça, ce sont des folies, et je ne comprends pas que tu aies le cœur de plaisanter. Nous allons boire et manger, c'est fort bien; tu restes gai pour que les enfants ne soient pas alarmés et je t'en remercie; mais il n'en est pas moins vrai que nous sommes loin de chez nous, sans moyen de transport pour regagner la maison. Voyons, parlons sérieusement; comment sortirons-nous d'ici?

M. DAVENANT.

Je n'en sais rien; mais là, absolument rien. C'est pourquoi je suis enchanté. Ceci n'est pas une aventure d'opéra-comique, et c'est ce qui en fait le charme.

MADAME DAVENANT.

Si tu crois que tu me rassures!...

M. DAVENANT.

Je te pensais plus de courage et de sang-froid. Mon

intention n'est pas de te rassurer : je mentirais d'ailleurs si je disais que nous sortirons d'ici facilement. Les bateaux à vapeur ne viennent pas de ce côté; il n'y a que les fantaisistes et les flâneurs de notre espèce qui y font çà et là une promenade en barquette. Je ne crois donc pas qu'on vienne à notre secours. Le hasard seul peut nous aider à...

MADAME DAVENANT, mécontente.

Mais, mon ami, voyons... tu m'impatientes... Ne ris pas, c'est exaspérant... Passer la nuit ici... avec les enfants, tu n'y penses pas.

M. DAVENANT.

Si je n'y pensais pas, qu'est-ce qui arriverait? Que nous n'aurions pas d'abri. Cela vaudrait-il mieux? J'y pense donc beaucoup, et j'ai idée que nous ne serons pas trop mal sous une tente de verdure...

MADAME DAVENANT, très fâchée.

Eh bien, c'est bon; je te laisse la responsabilité de ce qui en arrivera.

JULES, s'avançant gaiement.

Le déjeuner est servi! si monsieur et madame veulent se mettre à table...

M. DAVENANT.

Volontiers, parbleu! Il n'y a rien qui creuse comme un naufrage. Je suis sûr que Margot meurt de faim.

MARGUERITE.

Il y a de petites bêtes dans l'herbe; je n'ose pas m'asseoir.

MADAME DAVENANT.

Tu t'asseoiras sur mes genoux.

M. DAVENANT.

Moi, je m'accroupis sur notre mère commune — comme ça — on est fort bien. (Il tombe à la renverse, les enfants rient.) Ah ! non ; on n'est pas fort bien. Il faut sans doute l'habitude. (Madame Davenant rit.) Toi, tu n'as pas de cœur : tu ris des malheurs des autres. Mais ta mauvaise gaieté ne m'ôtera pas l'appétit. — A genoux, je serai beaucoup mieux. — Allons, mes enfants, courage ; mangeons et buvons. Passez-moi une de ces bouteilles qui sont là couchées et qui ont l'air de s'ennuyer. (Ils déjeunent.) Pensez un peu que Robinson s'est trouvé tout seul dans son île, au milieu de l'Océan. Vous vous rappelez bien, n'est-ce pas? Il s'en est pourtant tiré. Et nous, qui sommes cinq, tous bien portants, nous nous laisserions aller au découragement...

MADAME DAVENANT.

Il ne faut certainement pas nous décourager ; mais le moyen de regagner la maison n'en est pas moins difficile à trouver...

LOUIS.

Moi, je sais nager...

JULES.

Tiens, moi aussi... Mais pas jusqu'au bord, là-bas. C'est très large.

M. DAVENANT.

Le voilà, le moyen !... Je nage, moi, comme une planche... Je veux dire que je voudrais enfoncer dans

l'eau que je n'y arriverais pas. Soyez donc tranquilles. Tantôt, quand j'aurai digéré mon déjeuner, je gagnerai le bord et irai vous chercher une barquette... A moins que vous n'aimiez mieux me suivre dans l'eau...

JULES et LOUIS.

Moi, je veux bien...

MADAME DAVENANT.

Du tout, du tout; vous resterez ici, puisque Marguerite et moi ne savons nager... (A M. Davenant.) Et tu es certain d'atteindre au bord du fleuve sans danger?

M. DAVENANT.

Oui, si je n'ai ni crampes ni paralysies quelconques. Malheureusement, chaque fois que je prends un bain de rivière, ces maudites crampes me viennent aux jambes, et m'empêchent de faire les mouvements pour avancer. De sorte que je pourrais fort bien rester au milieu de la Meuse, comme une souche abandonnée qui flotte au hasard et que le courant seul peut pousser vers le bord.

MADAME DAVENANT.

Tu es insupportable... C'est alors comme si tu ne savais pas nager, et voilà encore notre départ remis en question.

M. DAVENANT.

C'est vrai... Que veux-tu que j'y fasse?

LOUIS, se levant.

Eh bien, moi, j'ai une idée...

(Il se lève.)

JULES.

Laquelle?

LOUIS.

Je vais aller m'asseoir au bord de l'eau. Il passe bien de temps en temps une personne sur la rive, là-bas. Je crierai; on m'entendra et on viendra à notre secours.

JULES, se levant aussi.

Ah! oui; on croira que nous nous amusons à crier. On n'entendra pas ce que tu diras.

MADAME DAVENANT.

On peut toujours essayer...

LOUIS.

Et puis, il peut passer une barquette, et même un bateau...

MADAME DAVENANT.

Oui, oui; vas-y, Louis. C'est une bonne idée.

MARGUERITE.

Maman, est-ce que je peux aller m'asseoir aussi près de l'eau?...

MADAME DAVENANT.

Si tu me promets d'être sage...

MARGUERITE, sautant.

Je crois bien. Viens, Louis... (En s'en allant.) Et nous attraperons des poissons, dis?

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Les Mêmes, moins LOUIS et MARGUERITE.

M. DAVENANT.

Je crois que, en prévision de ce qui peut arriver, nous ne ferions que notre devoir, Jules et moi, en préparant la tente où nous nous retirerons cette nuit pour dormir...

MADAME DAVENANT, tout en remettant dans le panier les assiettes, etc.

Je trouve que tu as la plaisanterie monotone, mon ami; tu te répètes...

M. DAVENANT.

Mais je parle très sérieusement... Supposons...

MADAME DAVENANT.

Je n'écoute plus rien... Je vais surveiller les enfants qui sont au bord de l'eau. Faites votre tente, si vous le voulez : j'espère que vous serez seuls à l'habiter...

JULES.

Mais, maman, ce ne serait pas désagréable, je t'assure, de passer une nuit ici, si seulement nous avions de quoi dîner...

MADAME DAVENANT.

Ah! oui, si... Mais il n'y a rien : nous avons dévoré nos provisions.

M. DAVENANT.

Je pense qu'en suçant quelques racines...

SCÈNE VI

Les Mêmes, LOUIS et MARGUERITE, accourant, puis le SPORTMAN.

LOUIS et MARGUERITE.

Père!... Maman!... Venez vite... Voilà une barque... Il y a deux messieurs...

MADAME DAVENANT.

Ah! enfin!... Entends-tu, Monsieur Robinson?

LE SPORTMAN, en costume de rameur fantaisiste.

Monsieur... Madame... Nous passions non loin de l'île, ces enfants nous ont hélés, nous sommes venus : ils ont raconté votre aventure et nous nous mettons à votre disposition. En deux voyages, nous pourrons vous déposer au bord...

MADAME DAVENANT.

Monsieur, vous êtes bien aimable, et nous...

M. DAVENANT, l'interrompant.

Vous êtes certainement très serviable, monsieur, et je vous remercie; votre intervention a son côté pratique et je ne nie pas qu'elle nous sera utile à certain point de vue. Mais je crois devoir déclarer que je m'étais déjà habitué à l'idée de finir mes jours dans ces bois délicieux, où j'aurais pu élever ma famille sans être contrarié en rien par les préjugés et les lois du monde où nous vivions encore ce matin. Pensez, monsieur...

MADAME DAVENANT, impatientée.

Voyons, vas-tu maintenant faire des discours? Monsieur, qui t'écoute avec stupéfaction, te croira fou, pour le moins. Puisqu'il veut bien se mettre à notre disposition, ne lui faisons pas perdre son temps à écouter des folies...

LE SPORTMAN.

Monsieur me paraît prendre son accident d'une manière philosophique...

M. DAVENANT.

Franchement, monsieur, je regrette de n'avoir pas été dans la nécessité de rester ici. Mais puisque vous avez l'obligeance de vouloir bien nous venir en aide, que ma femme et deux des enfants vous accompagnent. Louis et moi, nous resterons ici le plus longtemps possible.

LE SPORTMAN.

Dans une demi-heure je reviens vous chercher...

M. DAVENANT.

Je ne m'arracherai d'ici qu'avec désespoir. Ma chère, il est encore temps : si tu veux, nous nous établirons sous ces arbres, et nous y vivrons en paix jusqu'à une vieillesse avancée...

MADAME DAVENANT.

Tu m'ennuies, avec ta ritournelle. Venez, Louis et Marguerite... Monsieur, nous vous suivons.

(Louis prend le panier.)

LE SPORTMAN, à M. Davenant.

Monsieur, dans une demi-heure...

(Ils sortent tous, moins M. Davenant et Jules.)

SCÈNE VII

M. DAVENANT, JULES.

M. DAVENANT.

Viens; faisons le tour de l'île. Il ne sera pas dit que nous aurons été jetés sur ce morceau de terre habitée sans l'avoir exploré en tous sens.

JULES, riant.

Je crois qu'en cinq minutes nous l'aurons visitée toute entière.

M. DAVENANT.

Oui ; ce n'est pas tout à fait grand comme l'Australie, ou même l'Angleterre, et je pense que nous y aurions difficilement trouvé notre pain quotidien. De sorte que, tout bien considéré, je ne serai pas fâché de regagner notre maison.

(Ils sortent.)

TABLE DES MATIÈRES